

LE PROBLEME DU THEME CENTRAL DE
L'INGENU DE VOLTAIRE

by

HELEN SOPHIE SHALOM, DIPLOME DE CIVILIZATION
FRANÇAISE (SORBONNE)

A Thesis

Submitted to the School of Graduate Studies
in Partial Fulfilment of the Requirements
for the Degree
Master of Arts

McMaster University

April 1976

MASTER OF ARTS (1976)
(Romance Languages -- French)

McMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario

TITLE: Le Problème du thème central de L'Ingénu de
Voltaire.

AUTHOR: Helen Sophie Shalom, Diplome de Civilisation
Française (Sorbonne)

SUPERVISOR: Professor David Williams.

NUMBER OF PAGES: v, 147.

ABSTRACT

En 1767 Voltaire s'essaie, dans L'Ingénu, aux tendances nouvelles. L'on y ressent l'influence du primitivisme et de la littérature sentimentale. Voltaire adopte le point de vue que Rousseau exprime dans l'Emile: la liberté de l'enfance produit des hommes indépendants; elle est donc préférable à l'éducation conventionnelle.

Dans L'Ingénu Voltaire revendique le gouvernement par les lois au lieu de l'arbitraire qui règne en France à l'époque.

Dans sa vie privée aussi bien que dans Les Scythes et dans L'Ingénu Voltaire se présente en homme détaché de ses anciennes ambitions.

Son attitude envers l'autorité, c'est-à-dire le gouvernement et l'église y est plus conciliante qu'elle n'apparaît à certains auteurs qui ont traité ce sujet.

T A B L E D E S M A T I E R E S

	Page
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I -- VOLTAIRE, ROUSSEAU ET LE PRIMITIVISME; L'INFLUENCE DE ROUSSEAU	7
CHAPITRE II -- LE PRIMITIVISME DANS <u>L'INGENU.</u> <u>L'INGENU</u> ET <u>EMILE</u>	42
CHAPITRE III -- L'ENGAGEMENT POLITIQUE DE VOLTAIRE DANS <u>L'INGENU</u>	69
CHAPITRE IV --- L'EVOLUTION RELIGIEUSE DE VOLTAIRE DANS <u>L'INGENU</u>	96
CONCLUSION	132
BIBLIOGRAPHY	140

INTRODUCTION

Voltaire publia L'Ingénu en 1767. Existe-t-il un problème concernant le thème central de ce conte? A première vue, deux constatations s'imposent: le ton de L'Ingénu ne ressemble pas au ton habituel du conte voltairien. D'autre part, il existe une cassure de ton à l'intérieur du texte même.

Ces contrastes ont donné lieu à des interprétations fort divergentes. Si L'Ingénu paraît "amusant et agréable"¹ à un contemporain comme Grimm, et "souple",² joli, jovial, divertissant, "drôle",³ suprêmement valable grâce à la "perfection" de la forme,⁴ à la critique de l'entre deux guerres, c'est tout autre chose qu'y voit la critique de nos jours. C'est comme "une oeuvre de combat",⁵ un

¹Grimm, Correspondance, VII, 409.

²Lanson, Voltaire, p. 150.

³Henriot, Courrier littéraire, I, 216.

⁴Meyer, "Une source de 'L'Ingénu', Les voyages du baron de la Hontan", 762.

⁵Castex, Voltaire: Micromégas, Candide, L'Ingénu, p. 96.

"art . . . diabolique d'attiser les passions",⁶ "personal involvement",⁷ "sheer involvement"⁸ que L'Ingénu apparait à MM. Castex, Nivat, Havens et Taylor. "Qu'il est beau, ce zèle, qu'il est émouvant, ce durcissement d'un vieillard . . . dans sa passion pour la justice!"⁹ s'écrit M Varloot, dans la préface de son édition de L'Ingénu. C'est aussi le point de vue qu'expriment dans leurs préfaces MM. Jones, Brumfitt et Davis, tandis que M. Butt voit dans L'Ingénu une sombre et tragique étude du problème du mal.¹⁰

Tandis que les uns le trouvent amusant, que d'autres y voient un sombre engagement, Dorothy McGhee aussi bien que MM. Ridgeway, Bellessort, Rovillain et Meyer le considèrent surtout comme une mise au point de l'attitude de Voltaire devant le primitivisme et la sensibilité, c'est à dire surtout comme une réplique à Rousseau. MM. Laufer, Wade et Mason proposent des hypothèses individuelles:

⁶Nivat, "L'Ingénu de Voltaire, les jésuites et l'affaire La Chalotais", 102.

⁷Havens, "Voltaire's L'Ingénu: composition and publication", 262.

⁸Taylor, "Voltaire's L'Ingénu, the Huguenots and Choiseul", 136.

⁹Voltaire, L'Ingénu, Anecdotes sur Bélisaire, ed. par Varloot, préface, p. 9.

¹⁰Voltaire, Zadig, L'Ingénu, ed. par Butt, préface, pp. 8-11.

L'Ingénu serait une tragédie de la dérision, une réponse à la remarque C de l'appendice à la Fable des abeilles de Mandeville, une tentative de compenser l'échec des Scythes. Cependant M. Van Den Heuvel s'attache surtout à retracer l'évolution personnelle de Voltaire dans ses contes.

Les partisans de l'engagement apportent une érudition incontestable à l'appui de leurs thèses; ils ne sont pourtant pas toujours d'accord entre eux sur l'importance relative de tel thème par rapport à tel autre. Toutes ces études cependant contribuent à élucider la genèse de L'Ingénu, même si l'engagement y est présenté de façon un peu trop exclusive, nous semble-t-il, comme la préoccupation centrale de Voltaire.

Pour notre part, nous avons cru y discerner à première vue un parallèle avec Rousseau; par le sujet même, c'est à dire la présentation, à lui favorable, d'un homme naturel, non corrompu par la civilisation, et par le ton: absence de "méchants", relations tendres et "sensibles" entre les personnages du conte.

Intrigués par l'argumentation de M. Mason, nous avons suivi la piste qu'il indique et n'avons trouvé que des confirmations de sa thèse. Dans Les Scythes Voltaire se rallie définitivement à la cause du primitivisme; cette évolution est confirmée par un document présenté par

M. Pomeau; c'est une première esquisse de L'Ingénu qui rend manifeste la modification du ton dans le sens de la sensibilité. M. Van Den Heuvel interprète L'Ingénu dans le même sens.

De nombreux critiques ont été frappés par la ressemblance entre le dénouement de L'Ingénu et celui de la Nouvelle Héloïse et M. Nivat, qui analyse les rapports entre L'Ingénu de Voltaire, les jésuites et l'affaire La Chalotais dans un article du même titre, fait remarquer que L'Ingénu est aussi un traité de l'éducation. En suivant cette voie, nous avons songé à voir comment L'Ingénu se situe par rapport au plus célèbre des traités de l'éducation de l'époque, c'est à dire l'Emile de Rousseau.

Voltaire essuie un échec cuisant lorsqu'il s'essaie au thème du primitivisme dans Les Scythes; il recommence dans un genre qui n'aura pas les défauts signalés à grand bruit par une critique unanime dans la pièce. Ce conte aborde aussi le problème de l'éducation. Nous avons voulu éviter l'écueil du nébuleux en rapprochant les textes, et il nous a semblé retrouver l'influence de Rousseau non seulement à la fin du conte, mais aussi dans la totalité du texte.

Tout au début, le héros rencontre, loin de Paris, une jeune fille vivant avec des gens simples et bons. Il est ensuite sauvé du désespoir par un prêtre qui ne

diffère du vicaire savoyard que par un détail: au lieu d'être déiste dès le début de leurs entretiens, il le devient à la fin sous l'influence du bon sauvage, très simplement, comme s'il l'avait déjà été inconsciemment.

Il semblerait donc que l'infiltration rousseauiste soit plus répandue dans L'Ingénu qu'il ne semblerait à première vue. Il nous semble aussi y voir l'humanité sous un jour moins amer que dans les autres contes de Voltaire; les personnages sont, surtout, ambivalents.

L'Ingénu est, pourtant, un conte engagé: Voltaire s'y élève contre l'absence de lois et la mauvaise administration de celles qui existent. Nous aurions pourtant cru abusif de chercher des correspondances avec le Contrat social; elles existent, sans doute, mais d'une façon très générale; le règne de la loi est une revendication générale du groupe philosophique.

Nous voudrions ici remercier M. Conlon qui nous a suggéré l'intérêt d'une recherche sur le thème central de L'Ingénu et qui nous a guidé avec patience parmi les embûches de la bibliographie voltairienne, et M. Williams qui a bien voulu nous assister dans sa spécialité, la critique littéraire de Voltaire, et nous guider dans l'élaboration de cette thèse.

Les références à L'Ingénu et l'Histoire de Jenni, sans autre précision, se rapportent à l'édition de

MM. Brumfitt et Davis, Oxford, Blackwell, 1960. Pour les oeuvres complètes de Voltaire, nous nous sommes servis de l'édition Moland, et de la notation M. suivie de numéro de volume et de celui de la page citée. Pour la correspondance nous nous sommes servis de l'édition de M. Besterman, Genève Institut et musée Voltaire, 1961. Le délai imposé pour la présentation de cette thèse ne nous permet pas de remettre nos notes au point par rapport à l'édition définitive qui vient de paraître.

Nous avons trouvé une bibliographie utile dans "Voltaire 'Contes': an 'état présent'" de M. Haydn T. Mason, et un guide pour les écrits politiques de Voltaire dans Voltaire's Politics de M. Gay, le Voltaire de M. Besterman et le Voltaire and Reform in the Light of the French Revolution de Mme Waldinger.

Les références complètes pour les ouvrages cités se trouvent dans la bibliographie dans l'ordre alphabétique.

CHAPITRE I

VOLTAIRE, ROUSSEAU ET LE PRIMITIVISME;

L'INFLUENCE DE ROUSSEAU

Nous aborderons notre recherche de l'élusif thème central de L'Ingénu par une analyse des éléments internes à la situation et à l'oeuvre littéraire de Voltaire en 1767, au moment de la création de ce conte. Ce sont de tels éléments, nous semble-t-il, qui déterminent la gestation d'une oeuvre et la forme qu'elle prendra à sa naissance.

De tous les contes de Voltaire c'est le plus authentiquement littéraire dans le sens qu'on y trouve une confrontation avec la complexité mouvante de la vie plutôt qu'un jeu d'idées personnifiées de façon schématique au service d'une démonstration abstraite. L'Ingénu n'est pas le seul conte de Voltaire à aboutir à l'interrogation plutôt qu'à l'affirmation -- il y a la page blanche de Micromégas, l'envol de l'ange de Zadig -- mais c'est le premier où cette interrogation fait appel à l'émotion plutôt qu'à l'esprit; de même, les folies humaines n'y sont pas réparties en fonction de l'appartenance idéologique des personnages comme c'est la règle générale dans les romans à thèse.

L'année de la création de L'Ingénu est une période de transition dans la pensée de Voltaire. Cette évolution, mise en lumière par M. Pomeau sur le plan de la pensée religieuse, influence aussi, pour des raisons connexes, la situation de Voltaire par rapport à son groupe témoin, comme on dirait aujourd'hui, et son rôle en tant que participant dans la partie qui se joue. S'il est hypersensible à toute mise en question, il y a pourtant une ligne que Voltaire ne veut pas franchir. Il s'aperçoit que la plupart de ses associés sont en train de la franchir allègrement, et il se trouve devant l'alternative d'un choix entre l'isolement et l'acquiescement à des doctrines dangereuses pour l'ordre social auquel il a si bien su s'assimiler, si l'on en croit les cyniques, et qui heurtent ses convictions les plus profondes, si l'on en croit MM. Pomeau ou Bénac.

D'ailleurs la pensée de Voltaire n'est pas toujours systématique, à preuve les volumes parus soit pour souligner ses contradictions, soit pour les nier, soit pour tenter de les résoudre. Mais quels que soient ses doutes profonds, ils ne paralysent jamais le grand actif qu'est Voltaire. Il écrit pour agir, il l'affirme justement à propos de L'Ingénu. Notons que cette affirmation apparaît dans le contexte d'une déclaration spontanée de rivalité avec un autre, ou plutôt l'autre grand parmi les contemporains de Voltaire: "Jean-Jacques n'écrit que pour écrire et moi

j'écris pour agir";¹ ce même Jean-Jacques qu'un contemporain classe parmi ceux qui "Tous méritaient (la) haine (de Voltaire car) ils étaient trop fameux".² Voltaire n'avance aucune raison pour justifier cette comparaison. Elle semblerait plutôt venir sous sa plume comme une évidence qui se passe de commentaires. Quelles sont les raisons de cette attitude?

Rousseau n'est pas le seul rival dont la renommée mette la suprématie de Voltaire en question, pas plus qu'il n'est le seul à rêver d'un recommencement de l'histoire par un retour à ses sources. Mais par la force, sans doute, d'une émotivité communicative qui donne, par l'emploi de l'image allié à un sens musical incomparable, une forme qui n'est qu'à lui à des idées fort répandues, le nom de Rousseau devient, aux yeux du grand public, synonyme de ce rêve des hommes du XVIIIe siècle: le retour à l'authenticité par la nature. Bachaumont, par exemple, traite Rousseau de Socrate moderne au moment de la parution,

¹Best. D 144117.

²Clément, cité par Ducros, dans Les Encyclopédistes, pp. 274-5.

suivie de la persécution, de l'Emile en 1762.³

Clément l'a dit, le prestige de Rousseau agaçait Voltaire. Ce prestige, joint à une grande divergence de tempéraments, devait pousser Voltaire, en public du moins, à minimiser la portée de la pensée de celui-ci. Mais nous savons aussi que Voltaire lisait et annotait soigneusement les textes de Rousseau.⁴ Son esprit actif ne pouvait rester indifférent devant un thème aussi répandu que le primitivisme; pourtant le rôle de ce thème dans L'Ingénu est controversé.

Nous tenterons, dans ce chapitre, de cerner l'importance de ce rôle et, d'une façon plus générale, l'influence rousseauiste dans L'Ingénu et Les Scythes, car il nous semble que M. Mason a démontré de façon décisive le rapport entre le conte et la pièce; pièce décisive (aux deux sens du mot) pour l'évaluation de l'attitude de Voltaire sur la question du primitivisme en 1766-67.

Souvent qualifié par Voltaire, ailleurs, de canaille, dans Les Scythes l'homme primitif

³Bachaumont, Mémoires secrets, p. 34.

⁴B. Bouvier, "Notes inédites de Voltaire sur la profession de foi du vicare savoyard", AJJR, I, 272-284.

. . . à lui-même laissé
 . . . est simple, il est bon, s'il n'est point
 offensé.⁵

Cette attitude serait-elle conditionnée par la situation de Voltaire à Ferney, telle que l'a vue Laborde en 1766? Vieillards, femmes, enfants "le bénissaient, lui demandaient de ses nouvelles, priaient l'Eternel de conserver ses jours. 'O mon Dieu! s'écriaient-ils, conservez-nous notre bon M. de Voltaire, notre bon père, notre bienfaiteur! qu'il puisse marier nos enfants!' J'en ai vu se mettre à genoux en élevant leurs bras vers le ciel. . . ." ⁶ Rapprochons ce texte de cette description de la famille de Wolmar dans ses terres: "Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfants . . . que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! ressemblez à vos père et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays! . . . Julie! . . . vous exercez . . . le despotique empire de la sagesse et des bienfaits. . . ." ⁷ L'on ressent un certain vertige à vouloir délimiter dans quelle mesure l'art imite ici la

⁵M VI, p. 328.

⁶Graffigny, Lettres, pp. 470-71.

⁷Rousseau, La Nouvelle Héloïse, O.C., II, 607.

nature ou vice-versa. La situation décrite par Laborde éclaire la vie de Voltaire dans un sens qui, à son tour, rejette un certain jour sur l'oeuvre, et permet de situer L'Ingénu, à notre avis, comme un moment d'accalmie dans sa vie comme dans son oeuvre. Relativement apaisé, Voltaire nous semble vouloir évaluer sans parti-pris ce qu'il peut y avoir de valable dans les tendances nouvelles.

Il nous semble trouver, dans la conjoncture du moment, une rencontre d'éléments qui expliquent le ton de L'Ingénu. Les rapports entre Les Scythes, la situation de Voltaire, L'Ingénu et La Nouvelle Héloïse seront donc la matière de ce chapitre.

Le faite de la renommée littéraire de Rousseau se situe aux environs des années 1760: si La Nouvelle Héloïse, parue en 1761, est "lue ou plutôt dévorée avec une incroyable avidité"⁸ surtout par les dames, l'Emile et le Contrat Social, parus en 1762, sont pris fort au sérieux. Nous savons d'ailleurs qu'il ne faut pas sous-estimer le rôle des égéries littéraires au XVIIIe siècle; par la sensibilité féminine Rousseau s'introduit jusqu'au coeur de la citadelle philosophique, comme en témoignent les

⁸La Harpe, Correspondance littéraire, X, 192.

protestations de Mme Marmontel devant les attaques contre celui "qui nous a appris à être mères".⁹

De loin le plus célèbre, Rousseau n'est cependant pas le seul rival qui s'élève devant Voltaire vieillissant; de nouveaux genres, le drame bourgeois et la comédie larmoyante, formulent les revendications d'une classe sociale qui veut s'affirmer. Tout n'est pas ridicule dans ces productions: celles de Sedaine, du moins, ont le mérite d'un langage simple, naturel, et surtout dénué d'emphase. Et Diderot, qui a si bien maîtrisé le système des renvois, laisse entendre dans Le paradoxe du comédien que l'on pourrait bien mettre Voltaire au dessous de Sedaine . . . Voltaire a longtemps été le maître incontesté du théâtre; en 1767 il affirme à qui veut l'entendre qu'il est un vieillard décrépit, mais nous savons qu'avoir un pied dans la tombe ne l'empêche jamais de gambader de l'autre; il serait logique de le voir réaffirmer sa royauté -- et ses principes littéraires -- sous la forme où il a presque toujours réussi jusque là. Et en effet, en 1766, il donne une tragédie: Les Scythes.

Dans quelle ambiance écrit-il cette pièce? Voici la situation de l'auteur en 1766 telle qu'elle est

⁹Marmontel, Mémoires, p. 323.

présentée par M. Van den Heuvel, qui a su admirablement retracer les relations entre la vie et l'oeuvre de Voltaire: ses affaires rétablies, les lumières triomphantes, la civilisation sauvée, les jésuites expulsés, Voltaire, "réconcilié . . . avec ses contemporains . . . avec les pouvoirs publics . . . avec la vie en général . . . avec lui-même . . . avec sa propre pureté . . . (atteint à) une sainteté naturelle et philosophique, contagieuse par l'exemple".¹⁰ Même si le terme de sainteté paraît singulièrement inapproprié lorsqu'on parle de l'éternel inquiet que fut Voltaire, nous admettrons que c'est l'époque de sa vie où il nous semble le plus proche d'un désir de réconciliation; pour une fois, nous voyons le grand pourfendeur d'illusions chez les autres en chercher un peu pour son propre compte. . . . En effet, l'épître dédicatoire et la préface des Scythes suivent une ligne d'une simplicité prometteuse: un bon vieillard cultive son jardin; les terres incultes sont défrichées, les habitants se pressent autour de sa cabane; Candide-Voltaire aborde une vieillese paisible, fructueuse, apaisée. De nobles satrapes l'aident à étendre une douce protection sur ceux qui l'entourent. Du sein de cette retraite il hasarde

¹⁰Van den Heuvel, "Le conte voltairien ou la confidence déguisée", La table ronde, 116-121.

une confrontation de "l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel".¹¹ Sans doute, par le choix d'un tel sujet, il semble jeter le gant à Rousseau, mais il ne se servira pas de son arme de choix, le ridicule. C'est trop facile. "Toute grandeur doit être simple".¹² Un coup de patte, tout de même, en passant, à quelques méchants orgueilleux -- ce qui semblerait encore désigner Rousseau, car l'orgueil est un leitmotiv des attaques de Voltaire contre celui-ci; c'est aussi la matière des imprécations finales contre les "monstres de Scythie". De même, on observera les bienséances, "sans lesquelles il n'est point de beautés chez les nations policées, et surtout aux yeux des cours éclairées".¹³ Entendons: point de "laquais suborneurs" comme on en trouve dans cette Nouvelle Héloïse, d'un langage grossier, plein de propos qui "ne sentent pas l'homme élevé à la cour",¹⁴ et qui, justement, fait foire des bienséances. Ceci dit, on accepte d'avance le verdict du public et on passe de bon coeur le

¹¹M VI, p. 267.

¹²Ibid.

¹³Ibid., p. 270.

¹⁴Voltaire, Lettres . . . sur La Nouvelle Héloïse, Mélanges, 404.

flambeau aux jeunes.

M. Mason a signalé le rapport curieux entre L'Ingénu et Les Scythes: "One . . . wonders whether . . . L'Ingénu . . . is not in some measure a compensatory reaction to the disappointments Voltaire suffered at the failure of Les Scythes". Les arguments de M. Mason sont d'abord d'ordre chronologique: la pièce est mentionnée pour la première fois en septembre 1766. Elle échoue et Voltaire souffre profondément de cet échec. Lorsqu'il cesse de s'en préoccuper, c'est parce qu'il est pris par une nouvelle oeuvre: cette oeuvre est L'Ingénu. M. Mason voit des ressemblances entre l'intrigue de la pièce et celle du conte: contraste entre des moeurs simples et celles des cours; héroïne déchirée entre deux prétendants, obligée de se sacrifier pour sauver celui qu'elle aime; ressemblance entre Athamare et le Huron par le caractère, le physique, les circonstances telles que la perte d'une première femme et l'obligation de survivre ensuite à la perte de celle qu'il aime; présence de "vieillards attendrissants". De plus, on joue Les Scythes à Ferney tandis que Voltaire compose L'Ingénu; puisque Voltaire attribue l'échec de la pièce au jeu des acteurs, il reprendra son sujet dans un genre où ses effets ne dépendront que de lui-même, c'est

à dire la narration au lieu de la tragédie.¹⁵

Plus on examine de près la structure et les détails de la pièce et du conte, plus on trouve de confirmations de la thèse que nous venons de résumer. Comme L'Ingénu, Les Scythes débutent par une peinture de moeurs bucoliques: dans un cadre champêtre, deux jeunes gens s'aiment sous la protection d'aînés bienveillants. Ce milieu entre en conflit avec le monde extérieur. Des péripéties guerrières éclatent au moment où il y a intersection. Cette intersection provoque la mort de l'héroïne, déchirée entre deux hommes représentant chacun un de ces milieux; cette division s'applique aussi aux deux vieillards qui veillent sur les jeunes gens: le simple abbé de Kerkabon correspond à Hermodan tandis que Gordon, comme Sozame, connaît et juge le monde qui le persécute, sans se laisser atteindre par sa corruption.

"Why he should have been so sensitive to what others would feel about it [Les Scythes] is not clear"¹⁶ commente M. Mason; peut-être la réponse se trouve-t-elle dans les correspondances relevées par M. Avenel entre

¹⁵H. T. Mason, "Unity of Voltaire's L'Ingénu" in The Age of Enlightenment, 93-106.

¹⁶Ibid., p. 104.

Les Scythes et les circonstances de la vie de Voltaire au moment de leur création, circonstances qui en feraient une confidence à peine déguisée: "Voltaire raconte ici sa propre histoire"¹⁷ note M. Avenel à propos d'une tirade où Sozame récapitule sa vie; comme Voltaire, Sozame, vieillard qui a rendu des services à son pays, partage un exil imposé par l'ingratitude de ce pays avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Il sent que

. . . ma fille, aux déserts enterrée,
 Du faste des grandeurs autrefois entourée
 Dans le secret du coeur pourrait entretenir
 De ses honneurs passés l'importun souvenir,¹⁸

doutes qu'Obélide dissipe aussitôt:

. . . Oui, j'aurai le courage
 D'ensevelir mes jours dans ce désert sauvage. . . .¹⁹

et M. Avenel ajoute: "Voilà maintenant Mme Denis".²⁰

Rapprochons ces termes de ce qu'écrira Voltaire à une vieille amie après le départ de Mme Denis pour "Ecbatane": il parle de son âge, de ses infirmités, de sa retraite, et conclut: "Cette vie ne pouvait convenir à Mme Denis qui avait forcé la nature pour vivre avec moi à la campagne; il lui fallait des fêtes

¹⁷M VI, p. 284.

¹⁸Ibid.

¹⁹M VI, p. 228.

²⁰Ibid.

continuelles pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts. . . ."21

Par une étrange ironie du sort, Fréron seul, au milieu d'un chœur de détracteurs, décèle de la noblesse dans les dialogues très simples de deux vieillards échangeant des considérations détachées sur la grandeur, l'ambition, la fureur futile des guerres. . . ."22 Alertés par Fréron, nous ressentons la justesse de cette belle définition de Voltaire-Sozame par lui-même: "un vieux soldat détrompé par le temps".23 Nous comprenons enfin, à travers de tels passages, que Voltaire ait aimé sa pièce et qu'il ait souffert, comme le signale M. Mason, de la voir rejetée par un public insensible.

Ce rejet unanime se regroupe en particulier autour de deux chefs d'accusation: la pièce est froide, artificielle et ennuyeuse, et surtout le drame n'est pas fondé sur la psychologie des personnages, celle-ci étant invraisemblable.

21 Best. D 14897.

22 Elie Fréron, L'Année Littéraire, XIV, 675.

23 M VI, p. 284.

Les arguments de ses défenseurs mêmes se situent au niveau d'invocations de l'âge et du passé de Voltaire: c'est une chute, mais il ne faut pas que M. de Voltaire tombe à soixante-douze ans, car ses écrits ont fait le plus grand bien à l'Europe.²⁴ Nous citerons encore ces vers qui n'en valent pas la peine par eux-mêmes:

Ah, quand il serait vrai que cette loi si dure
De l'aveugle nécessité
Rendit son sang moins vif et sa démarche moins sûre
Si son génie enfin payait à la nature
Le tribut de l'humanité
Ne pourrait-il être homme avec impunité?
Il faudrait le pleurer, et non lui faire injure.²⁵

car il nous semble voir là de ces bonnes paroles faites pour stimuler la combativité d'un homme moins agressif que Voltaire et lui inspirer le désir d'une revanche, au même titre que les critiques les plus acerbes.

Celles-ci abondent: à Ferney même Les Scythes réussissent peu; Voltaire réagit avec passion bien qu'on ne lui laisse soupçonner cette vérité qu'avec les ménagements dûs aux rois.²⁶ Les amis mêmes trahissent: on se moque de ces Scythes qui ne sont que des "paysans de Chaillot

²⁴Grimm, Correspondance, p. 267.

²⁵Mercure de France, XCII, 382.

²⁶Graffigny, Lettres, p. 357.

ou de Vaugirard",²⁷ sinon une "peinture de nos Européens civilisés et des sauvages de l'Amérique",²⁸ de la "machine puérile"²⁹ qui amène le dénouement, catastrophe qui "étonne plus qu'elle ne touche, parce qu'elle n'est pas amenée par le caractère d'Obéïde". Celle-ci n'excite par conséquent ni terreur ni pitié; on n'exploite aucun des véritables ressorts de la tragédie: on les remplace par l'invention arbitraire d'une loi scythe qui "dément leur caractère établi par l'auteur".³⁰ Fréron n'est tout de même pas un admirateur sans réserve de l'auteur de L'Ecossoise. Les Scythes semblent "un peu jeunes"³¹ à Bernis; "La Zobeïde" n'est qu'une "assez honnête fille, dont l'âme n'a pas un grand mouvement, et à qui l'obéissance

²⁷Du Deffand, Correspondance, p. 417.

²⁸Fréron, op. cit., p. 672.

²⁹Grimm, op. cit., p. 222.

³⁰Fréron, op. cit., p. 672.

³¹F. Masson, Le cardinal de Bernis depuis son ministère, p. 68.

ne coûte guère: elle se tue parce qu'il faut faire une fin".³² Athamare est un monstre; pourquoi l'aime-t-elle? Il est d'ailleurs un monstre comique à force d'invraisemblance; il ne respire que rapt, sang et carnage; et Fréron le trouve irrésistible lorsque, ayant annoncé qu'il va voir quel sang il doit répandre, il se précipite au dehors avec l'idée générale d'aller tuer quelqu'un. "La pièce de M. Voltaire" conclut-il "n'est qu'un roman vicieux par la fable, par les caractères, par la conduite et par le dénouement".³³ Il ne reste plus à La Harpe qu'à résumer: "Est-il possible que celui qui a tant reproché à Corneille cette foule de mauvaises pièces . . . ait donné lui-même . . . Les Scythes?"³⁴

Devant un tel échec, un homme du tempérament de Voltaire devait réagir violemment. De la pitié ou de la moquerie, on ne sait laquelle l'épéronne plus sûrement; il corrige "jusqu'aux virgules",³⁵ il supplie son "divin

³²Du Deffand, op. cit., p. 417.

³³Fréron, op. cit., p. 677.

³⁴La Harpe, Correspondance littéraire, X, 95.

³⁵Best. D 14145.

ange (de battre) des ailes plus que jamais"³⁶ en sa faveur, mais toutes ces tentatives ayant échoué, il admet la défaite et se tourne vers une oeuvre nouvelle, non sans manifester une certaine amertume: "Questé coglionerié se vendent mieux qu'un bon ouvrage"³⁷ écrit-il au moment de la présenter au public.

Si cette oeuvre est une refonte des Scythes, nous devrions y trouver, à côté des points communs que nous avons déjà relevés, des modifications qui correspondraient aux principaux reproches faits à la pièce. Il faudrait même que sur ces points-là L'Ingénu soit un négatif des Scythes. Effectivement tout le monde est d'accord pour constater la légèreté, la rapidité de touche, la concision du conte. On a même cité ces quatre lignes comme un exemple d'un maximum d'idées exprimées en un minimum de mots: "J'ai vu un espion du père de La Chaise trahir son propre frère, dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point; et je l'ai vu mourir, non de remords, mais de

³⁶Best. D 14114.

³⁷Best. D 14410.

douleur d'avoir été trompé par le jésuite".³⁸ Ecriture incisive, à l'opposé de fadaises telles que cet autel scythe qui

. . . n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présents de la nature, image de nos coeurs.³⁹

On a épilogué sur le manque d'unité de L'Ingénu; mais dans la perspective d'une revanche du vieillard chancelant dont les uns plaignent les efforts séniles, tandis que les endurcis les raillent, cela pourrait s'expliquer et devenir une technique concertée. Le public a manifesté la futilité de son goût, Sozame a été bafoué encore une fois, non plus par "Cambyse" mais par ceux-là mêmes dont il attendait la compréhension. Il l'a avoué: ". . . j'aime la Scythie, pardonnez-moi ma faiblesse. . .",⁴⁰ mais il n'en écrit pas moins pour agir. Les considérations personnelles seront écartées, Voltaire assimilera la leçon et repartira à l'assaut en rajustant son tir. Il abandonne la noble tragédie pour le genre frivole du roman.

Puisqu'il faut faire des concessions au public, Voltaire pourrait très bien se servir délibérément de trois

³⁸ L'Ingénu, p. 50, cité par Henriot, Courrier littéraire, I, 217.

³⁹ M VI, p. 292.

⁴⁰ Best. D 14418.

registres différents: un début prometteur, "court et salé",⁴¹ divertissant et égrillard, pourvu des éléments qui plaisent au grand public de son époque -- et de tous les temps: scène de reconnaissance, "croix de ma mère", exploits invraisemblables, héros repoussant à lui seul une escadre entière, héroïne assaillie dans son lit, petits jeux voyeuristes. . . . Une fois qu'il tiendra, par ces moyens, l'attention du lecteur, il lui assénera quelques vérités qui lui imposeront la réflexion tout en légitimant le conte selon les critères de la bonne littérature. Pour conclure il établira sa maîtrise dans tous les genres en déployant autant de sensibilité que ses rivaux, mais en évitant de tomber dans les pièges de l'enflure et des longueurs. Une stratégie très consciente adopterait les moyens nécessaires à l'efficacité. Les "rogatons" étant strictement fonctionnels, il serait logique qu'ils soient agencés par rapport à leur fonctions de "bombe" ou de "fusée volante". Cet aspect particulièrement conscient du conte, art qui en reflète un autre, celui de la narration de salon, est mis en lumière par M. Belaval: pas de "disparition de la pensée vigile: au contraire,

⁴¹Best. D 10885.

cette pensée se veut plus que jamais alerte et en alerte".⁴²
 Mais la pensée mène au doute, et le doute, au delà d'un certain point, ne devient-il pas destructeur?

Ce problème apparaît dans la deuxième partie du conte; car, malgré ceux qui, comme MM. Laufer et Mason voient l'unité du conte dans le ton, nous y verrions plutôt les "three well-defined stages" de M. Taylor.⁴³
 Si l'on divise ce conte de soixante pages environ en trois parties composées approximativement de vingt pages chacune, correspondant à trois stages distincts de la narration, nous parcourons la première partie sans surprises. Nous y retrouvons le Voltaire familier, celui des contes, qui veut plaire et amuser et qui y réussit. Mais dès la deuxième partie -- elle se passe, d'ailleurs, dans les ténèbres d'un cachot -- le ton change. La confiance n'ayant pas atteint la sensibilité du public, Voltaire se rejette pourtant dans l'action. Mais il y passe un courant de désenchantement, allant même, dans cette partie centrale, jusqu'à cette mise en question -- directement à l'encontre du Voltaire des idées reçues -- de l'action destructrice de la pure critique sans contrepartie d'alternatives positives. De là on aboutit à un dénouement

⁴²Belaval, "Le conte philosophique", Age, 308-317.

⁴³Taylor, "L'Ingénu, the Huguenots and Choiseul", Age, 107-136.

où le rôle de la sensibilité l'emporte définitivement sur celui de la réflexion, suggérant ainsi une réévaluation, dans l'esprit de Voltaire, de l'importance -- ou de l'influence -- respectives de ces éléments.

Ces inconséquences apparentes pourraient alors s'expliquer par le contexte littéraire, idéologique et personnel du moment où le conte a pris naissance, et l'unité se retrouverait justement dans cet aspect de transition. Un conte voltairien est un instrument de lutte aussi bien qu'une oeuvre littéraire.

A l'inverse de ce qui s'est passé pour Les Scythes, le ton des échanges entre Voltaire, d'Alembert, Damilaville et les éditeurs, au moment de la publication de L'Ingénu, est, en apparence du moins, fort détendu:

". . . plaisanterie assez innocente",⁴⁴ "petit ouvrage . . . fort couru des hommes, des femmes, des filles, et même des prêtres",⁴⁵ ". . . roman fait pour amuser quelque temps les gens oisifs";⁴⁶ tout un vocabulaire moqueur entre en jeu: c'est "le chat qui a tout fait",⁴⁷

⁴⁴Best. D 14388.

⁴⁵Best. D 14402.

⁴⁶Best. D 14394.

⁴⁷Best. D 14368.

Voltaire, "vieux chat-huant" terré "dans son trou"⁴⁸
 a l'innocence de la colombe, on dit "ingénument" aux
 loups et aux renards "de toutes les sectes"⁴⁹ leurs quatre
 vérités, et les "crapauds" n'empêchent pas les "rossignols
 de chanter".⁵⁰ Ce qu'il y a de sérieux dans ces échanges
 se rapporte à la fonction du conte, non à sa valeur en
 tant qu'oeuvre d'art.

Une exception pourtant: "L'Ingénu vaut mieux
 que Candide car il est plus vraisemblable".⁵¹ En effet,
 si nous retrouvons à la première page le couple Voltaire
 -- Mme Denis, c'est, si l'on ose dire, en pantoufles
 plutôt qu'en cothurnes: Mlle de Kerkabon, "courte et
 ronde demoiselle" dont les "petits yeux"⁵² s'allument à
 la vue d'un jeune homme vigoureux, dévêtu de préférence,

⁴⁸ Best. 19414.

⁴⁹ Best. D 14368.

⁵⁰ Best. D 14211.

⁵¹ Best. D 14279.

⁵² L'Ingénu, p. 3.

ressemble, plutôt qu'à une princesse de tragédie, à la "petite grosse femme toute ronde d'environ cinquante ans", laide, menteuse et criarde, ayant "un petit vernis d'amour masculin qui perce à travers la retenue qu'elle s'est imposée",⁵³ prenant des jumelles pour mieux apprécier le spectacle d'une jument couverte par un étalon,⁵⁴ telle que l'ont vue Mme d'Epinaï et Huber. Avec cela, on lui attribue la bonté qu'on octroie peut-être trop facilement à ceux qui, parce que leur manque d'intelligence amuse, en paraissent incapables de méchanceté concertée.

Voltaire, à cette époque, a enfin gagné une estime sans alliage par sa défense des protestants persécutés. Il a doté et marié la descendante de Corneille, il a recueilli le couple de La Harpe. Il va jusqu'à reprocher aux d'Argental la suggestion que Mme de la Harpe pourrait réciter en public en monologue où il serait question d'adultère;⁵⁵ dans sa correspondance de l'époque, Mme Denis est "maman", Voltaire est "papa", "grand'papa",

⁵³Graffigny, Lettres, p. 263.

⁵⁴Grimm, op. cit., VI, 51.

⁵⁵Best. D 14193.

"parrain"; il manifeste une affection paternelle, désintéressée, à ses jeunes correspondantes devenues désormais de "chers pâtés dont (il) ne tâte point. . . ." ⁵⁶

Pour la première fois dans un conte, signale M. Van den Heuvel, Voltaire s'identifie avec un personnage âgé. ⁵⁷

Subirait-il l'influence de l'évolution du goût provoquée par La Nouvelle Héloïse, L'Eloge de Richardson et le roman anglais en général? En effet, la correspondance de Voltaire -- surtout avec les femmes et les jeunes -- est accordée, semble-t-il, à la sensibilité du moment; le vieil homme de théâtre se présente à maintes reprises en patriarche trônant au centre d'un tableau à la Greuze.

Nous savons par Marmontel que Voltaire cherche désespérément à se faire illusion sur Mme Denis; le besoin de croire à la loyauté de son entourage pourrait être renforcé par le soupçon que dans l'officine holbachique, vers cette époque, les allusions au "patriarche de Ferney", féru de son rémunérateur-vengeur, et de son illusoire royauté, commencent à prendre une teinte de dérision. Sent-il aussi ces belles images menacées par ce qu'il ressent d'intéressé

⁵⁶Best. D 13095.

⁵⁷Van den Heuvel, Voltaire dans ses contes de "Micromégas" à "L'Ingénu", p. 303.

chez leurs figurants? A quelques mois de là le mirage sera dissipé, le rêve d'une vieillesse paisible et entourée, évanoui. Mais au printemps de 1767 la vraisemblance n'est pas encore en conflit avec l'idylle très terre à terre il est vrai, mais authentique, des premières pages de L'Ingénu.

Cette vraisemblance dont on a tant critiqué le défaut dans Les Scythes, nous la trouvons ici dans les détails très simples de la vie pastorale: une petite rivière bordée de saules et de roseaux, que longe une route, deux vieillards en promenade matinale dans leur jardin, souriant tendrement à un neveu qui rentre de la chasse, propagation rapide des sensations locales, curiosité naïve des voisins. . . . Mais les reproches s'adressaient surtout, nous l'avons vu, à l'invraisemblance des ressorts psychologiques qui mouvaient les personnages. C'est là qu'on constate cette différence de ton entre L'Ingénu et les autres contes de Voltaire qui, pour une fois, met tout le monde d'accord, au point qu'on fait indifféremment allusion au roman ou au conte de L'Ingénu.

Les personnages, au lieu d'être esquissés en blanc et noir avec le seul souci de présenter une idée qu'on veut imposer ou combattre, ressemblent plutôt aux hommes ni bons ni mauvais, la plupart du temps inconscients, tels qu'ils sont dans la réalité; et aussi, avouons-le, dans

cette Nouvelle Héloïse dont l'héroïne ne se conforme pas plus qu'Obéide à "ces règles ordinaires du roman, qui veulent qu'une héroïne ne fasse jamais d'infidélité à ce qu'elle aime".⁵⁸ Cette ambivalence frappe surtout dans le personnage de St. Pouange, auteur pourtant du seul malheur irréparable du récit. S'il agit comme il le fait, c'est que "né", jeune, beau, puissant, séduisant, il est victime, presque inévitablement, du divertissement; mais son âme apprendra à se connaître; peut-être évitera-il ainsi l'endurcissement qui guette le coeur des grands. Les héros et même les comparses évolueront au cours des événements: le jeune Huron et la charmante petite oie blanche de Basse-Bretagne affronteront la corruption et la souffrance pour les surmonter ou en mourir. En ce qui concerne cette mort, pourtant, l'art de "préparer les événements" fait défaut à Voltaire. Pour la rendre plausible il eût fallu faire de la jeune fille une puritaine inflexible, chose peu probable d'ailleurs du temps des pères Tout-à tous, ou une jeune Antigone d'une intégrité native farouche, et l'exclure par conséquent des bouffonneries initiales.

Ajoutons par parenthèse que lorsque MM. Mason et

⁵⁸Best. D 14145.

Laufer, qui pour la belle St. Yves ont les yeux du Huron, entrent en désaccord sur l'interprétation de son évolution psychologique, et surtout sur l'attitude de Voltaire devant cette évolution, il semble qu'il y ait là un malentendu. Pour nier l'équivoque des termes qu'emploie Voltaire dans la scène de séduction, il faudrait prétendre que lorsqu'il écrit, par exemple, "L'Ingénu débarque en pot de chambre dans la cour des cuisines",⁵⁹ il ne vise que la précision. L'ambiguïté, dans cette scène, laisse entendre, sans attenter aux bienséances, que la jeune fille est victime d'une surprise des sens, ce qui pallie d'ailleurs l'invraisemblance de ce qui s'ensuit; ce n'est pas la souffrance de la jeune fille que M. Laufer considère comme un des éléments qui font de L'Ingénu un drame dérisoire: c'est l'incapacité des hommes à se libérer de la petitesse de leurs préjugés dans des situations qui ne deviennent dramatiques que par l'acceptation d'idées reçues que Voltaire ne prend pas à son compte. Ce sont ces préjugés qu'il raille, non pas leurs victimes.

Il ne peut y avoir aucune équivoque, d'ailleurs sur le pathétique de cette mort; si la mort d'Obéide n'excite, selon Fréron, ni terreur ni pitié, cette fois

⁵⁹L'Ingénu, p. 23.

Voltaire ne laisse rien au hasard et nous informe que celle de la St. Yves porte "dans tous les coeurs l'effroi et l'attendrissement" et fait "frémir d'étonnement, de douleur et de pitié".⁶⁰ C'est autre chose encore qu'a vu dans cette mort un contemporain de Voltaire: "On croirait presque" note Linguet "que M. de Voltaire a voulu dans ce morceau jouter contre le dénouement de La Nouvelle Héloïse. . . ."⁶¹ Si le thème des Scythes, tel qu'il est défini par Voltaire lui-même, suggérerait déjà une telle joute, l'influence de Rousseau ne se ferait-elle pas sentir dans L'Ingénu, cette fois sur le plan littéraire? En effet, que reproche Voltaire à Rousseau dans les Lettres à M. de Voltaire sur La Nouvelle Héloïse (ou Aloïsia) de Jean-Jacques Rousseau? Ce qui frappe d'abord dans ces lettres n'a rien à voir avec la critique littéraire: c'est, comme l'exprime Fréron, "l'indécence" d'une pareille explosion de haine, incroyable de la part d'un homme qui aurait "du goût, de l'esprit et de l'honnêteté".⁶² Une réaction aussi viscérale suggère autre chose qu'un homme qui ne verrait que ses principes

⁶⁰L'Ingénu, p. 54.

⁶¹Paillet-de-Warcy, Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire, p. 704.

⁶²Voltaire, Mélanges, p. 1403.

littéraires menacés par une invasion de mauvais goût. D'ailleurs ce goût est prôné par Diderot sans encourir les foudres de Voltaire.

On peut démontrer, comme le fait M. Williams, que la critique de La Nouvelle Héloïse s'inscrit avec une logique parfaite dans le credo littéraire de Voltaire. Mais d'admettre ce fait ne dispense pas d'en admettre un autre: lorsqu'une divergence idéologique s'exprime sur un tel ton et à l'aide de telles images il faut qu'un autre élément entre en jeu: sans doute, Voltaire désapprouve le style incorrect, la vulgarité, en un mot "low style, corrupt language, prolixity, moral triteness, inconsequentiality, authorial self-indulgence and lack of aesthetic self-control".⁶³ Mais il n'existe pas de domaine autonome où la critique littéraire s'épanouirait en vase close à l'écart de la mêlée, au XVIIIe siècle moins qu'en tout autre. Voltaire d'ailleurs est juge et partie. Il est atteint au vif au point qu'il ne peut le dissimuler. V-a-t-il entrer en lice? Si cela était, nous devrions, comme pour Les Scythes, retrouver dans L'Ingénu des points communs qui inviteraient la comparaison tout en le mettant au dessus de l'oeuvre rivale en évitant les écueils où sombre celle-ci.

⁶³Williams, "Voltaire on the Sentimental Novel", STV CXXXV, 115-134.

En effet, Voltaire reproche à Rousseau d'adopter le "genre frivole" du roman; il tonne contre la corruption de telles oeuvres; mais L'Ingénu sera bien un petit roman -- attribué, il est vrai, à Dulaurens. Du moins l'intérêt, dans La Nouvelle Héloïse "est pur et sans mélange . . . il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr" nous fait remarquer Rousseau, qui prévoit peut-être le reproche d'inconséquence: point de scélérats, point d'horreurs. "Pour moi", termine-t-il, tout patte de velours, malgré le respect dû à ceux qui se condamnent, par dévotion au bien public, au cruel travail de présenter des turpitudes dans leur tragédies, "j'admire de bon coeur leurs talents et leur beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés".⁶⁴ L'on a, très justement, souligné ce même aspect de L'Ingénu: les méchants restent dans les coulisses tandis que celui qui est indispensable pour déclencher les péripéties est présenté surtout par son côté comique. S'il n'y a pas de "scélérats" dans La Nouvelle Héloïse, il y a pourtant une satire des moeurs parisiennes et surtout de ces Françaises qui constituent son meilleur public: Voltaire ne manquera pas de la dénoncer à la vindicte de ces "charmantes et respectables

⁶⁴Rousseau, O. C., II, 745.

beautés" aux "sentiments tendres", aux visages enchanteurs empreints des "traits de la modestie":⁶⁵ notons que cette modestie était totalement absente du comportement de l'héroïne d'une première esquisse du conte, tandis qu'elle est soulignée avec insistance chez Mlle de St Yves. D'ailleurs la seule Parisienne de L'Ingénu est en somme une entremetteuse qui "entre avec l'air important d'une personne de cour qui a de grandes affaires, salue très légèrement la compagnie",⁶⁶ ramasse les diamants jetés à terre par Mlle de St Yves et les empoche sans scrupules après avoir par son entremise provoqué la mort de celle-ci; le portrait n'est guère plus flatteur. La corruption de Paris-Ecbatane fait d'ailleurs une bonne partie des frais de L'Ingénu aussi bien que des Scythes. Pour M. Pruner la mise en question de la civilisation française serait même un élément essentiel du conte. Et il est vrai que les maux de cette civilisation sont en fait le ressort principal des malheurs des protagonistes.

C'est la forme plutôt que le fond de telles peintures

⁶⁵Voltaire, Mélanges, p. 405.

⁶⁶L'Ingénu, p. 49.

que Voltaire reproche à Rousseau. On peut relever bien des contradictions entre ces reproches et le contenu de L'Ingénu: s'il est pitoyable de voir les hommes s'entre-déchirer pour des préjugés inutiles, car la condition humaine même doit les mettre en contradiction avec ces préjugés, pourquoi reprocher à l'homme Rousseau ses origines et ses faiblesses, et à l'écrivain le fait de mettre en scène des choses telles que l'amour entre personnes de milieux sociaux disparates -- que Voltaire a lui-même prôné dans Nanine -- une séduction, une grossesse et une fausse couche? Voltaire va même jusqu'à lui reprocher de dépeindre l'effet du vin et la "manière intrépide et curieuse dont les femmes fixent les gens", lorsque, la grossesse et la fausse couche mises à part, les mêmes descriptions se retrouvent dans L'Ingénu. S'il insiste sur le galimatias qu'est le style de Rousseau et s'il en cite pour exemple cette phrase, "pardonne, ô mon doux ami, ces mouvements involontaires",⁶⁷ Mlle de St Yves s'écriera: "O dieu de mon coeur! o vous que j'ai sacrifié à des démons infernaux . . ." ⁶⁸ dans un élan poétique qui ne le cède en rien à ceux de Julie. De même la scène, particulièrement ridicule aux yeux de

⁶⁷ Mélanges, p. 396.

⁶⁸ L'Ingénu, p. 54.

Voltaire, entre St Preux et milord Edouard, a son pendant dans celle qui oppose l'ingénu à St Pouange repentant: l'aristocrate s'incline devant la supériorité morale du roturier.

Sans vouloir accumuler les détails, disons pour résumer que Voltaire oppose aux six tomes de Rousseau (dont "cinq tomes entiers après la conclusion") un style dont la remarquable concision ne se relâche même pas aux moments où prédomine la sensibilité, et s'affirme même en contrepoint explicite dans la mort de l'héroïne; qu'il veut remplacer la vulgarité et l'invraisemblance par l'élégance et la plausibilité. Mais entre le mouvement d'humeur de 1761 et 1767, Voltaire a admis qu'il eût voulu avoir écrit telle page de l'Emile.⁶⁹ Sur bien des points, ses positions sont plus proches de celles de Rousseau que de celles de certains philosophes. On a attribué à Voltaire des vues très tranchées sur la question de l'homme primitif. Mais dans Les Scythes cet homme est supérieur à tous les égards à l'homme civilisé, tandis que l'ingénu avait la morale "gravée dans le coeur" bien avant d'entrer en contact avec la civilisation, même si celle-ci lui apporte un surcroît de raffinement.

⁶⁹Voir p. 115, note 74.

Cependant les deux "vieux enfants", comme les appelle Tronchin, continuent à se disputer. Pourtant le fond de leurs opinions sur les questions religieuses, politiques, sociales, est à peu près identique. Non pas, il est vrai, la forme. Et puisque cette forme, qui choque le goût de Voltaire, est en train de gagner le public français, il l'emploiera au service de sa cause comme une sorte de cheval de Troie sensible, comme le laisse entendre certaine lettre à Moultou.⁷⁰ Après avoir combattu avec violence les tendances qui se font jour sous l'influence anglaise, culminant, pour le meilleur et pour le pire, dans le roman de Rousseau, Voltaire semble admettre le fait accompli, et même en incorporer certains éléments dans son oeuvre, démontrant ainsi qu'en préservant l'éveil de l'esprit critique l'on peut en faire usage sans tomber dans les excès qui les avaient discrédités jusque là à ses yeux. On mettra donc la noble simplicité de l'homme primitif de façon explicite au dessus de la civilisation avec sa technique supérieure mais inutile et son luxe tant prisé du jeune Voltaire. On présentera aussi, avec tout le décorum du style noble, la situation personnelle de l'auteur, au point qu'on songera un instant à exploiter l'attendrissement escompté pour rentrer en grâce en

⁷⁰Best. D 13641.

faisant "entendre qu'il est triste qu'un homme qui travaille depuis cinquante ans pour les plaisirs de Paris vive et meure dans un désert éloigné de Paris".⁷¹ Cette présence est sensible aussi, avec une saveur bourgeoise, un peu familière, dans le couple Kerkabon, nom qui suggère, en trois syllabes, la vertu, la sensibilité et la bonhomie, tout en rappelant le coeur bon du vieillard de la préface des Scythes.

En somme il ya une expérimentation, dans le style, les situations et les personnages, dans le sens d'une approche sensible épurée, plus humaine et moins schématique, donnant ainsi à L'Ingénu une saveur particulière, très différente de celle des contes précédents de Voltaire.

⁷¹Best. D 14114.

CHAPITRE II
LE PRIMITIVISME DANS L'INGENU.
L'INGENU ET EMILE

A côté de la suggestion des textes, il existe un document qui nous semble concluant quant à l'évolution du thème de L'Ingénu dans l'esprit de Voltaire: c'est une première esquisse du conte présentée par M. Pomeau.¹ Le changement de ton et pour ainsi dire de centre de gravité y est évident: l'ingénu, élevé chez les Anglais aussi bien que chez les sauvages, est tonsuré et se bat, tout comme l'ingénu II, avec son confesseur; c'est la raison de son voyage à Paris où il embrasse la carrière militaire avec succès et contracte ce que M. Pomeau appelle "un mariage très parisien". Puisqu'il a été infidèle à sa femme il trouve la réciproque très bonne. Il meurt en instruisant un capitaine anglais, un jésuite et un janséniste.

C'est là un canevas typiquement voltairien: formé par une éducation "sauvage" aussi bien que par les lumières anglaises, le héros et ses infortunes serviraient encore une fois à satiriser l'influence religieuse sur le plan des

¹Pomeau, "Une esquisse inédite de L'Ingénu", Revue d'histoire littéraire de la France, 58-60. LXI

institutions et de la morale. Les aléas amoureux sont traités avec une froide ironie: nous sommes à "mille lieues" du dénouement de *L'Ingénu* II. La mort instructive -- appel à l'esprit -- est supprimée; elle sera remplacée par la mort simple et touchante d'une héroïne belle et malheureuse, qui portera les coeurs à la compassion tout en soulignant l'invraisemblance d'une mort édifiante accompagnée de quarante pages d'homélies telle que celle de Julie.

Toutes les modifications apportées à cette esquisse vont donc dans le sens d'un glissement vers la sensibilité et le primitivisme; lorsque le contraire se produit c'est encore en fonction de ces thèmes; tous les chemins semblent mener à Rousseau.

M. Ridgeway s'étonne qu'on ait mis aussi longtemps à admettre ce fait:² d'autres, pourtant, depuis le contemporain de Voltaire cité plus haut, ont vu dans *L'Ingénu* une expression de l'opposition entre la civilisation et la nature, valable grâce à la perfection de la forme,³

²Ridgeway, Voltaire and Sensibility (Montreal, 1973).

³Meyer, "Une source de 'L'Ingénu': Les voyages du baron de la Hontan", Revue des cours et conférences, XXXI, 561-76 et 746-62. 762

une mise au point de la doctrine naturiste de Rousseau,⁴ ou même une manifestation assez cynique de l'aptitude de Voltaire à suivre le goût du public tout en ayant l'air de le guider: "Le civilisé qu'était Voltaire ne pouvait guère prendre ce sujet bien au sérieux, mais enfin, et c'est ce qui lui importait, il restait dans le goût du jour".⁵ Si l'opportunisme joue effectivement un rôle dans l'évolution de Voltaire, cet opportunisme pourrait pourtant être dicté par des considérations qui semblent avoir échappé à M. Rovillain: servir la lutte idéologique en portant les coeurs à la compassion.

Mais d'autre part, nous l'avons déjà vu, le ton de l'attaque contre La Nouvelle Héloïse laissait entrevoir autre chose qu'un simple désaccord sur le plan professionnel. Voltaire avait-il entrevu l'insuffisance du seul appel à l'intelligence? L'excès de sa rage provient-il d'une secrète admission de certaines lacunes dans sa propre oeuvre, en somme d'une admiration inavouée? Sa rancune apaisée, admet-il qu'à côté du mauvais goût, il y a dans le "nouveau roman" des éléments légitimes? Admet-il, en un mot, la validité, au point où en sont les choses,

⁴McGhee, Voltaireian Narrative Devices et Bellessort, Essai sur Voltaire.

⁵Rovillain, "L'Ingénu de Voltaire; quelques influences", PMLA, XLIV, 537-545.

d'un retour à la nature? Nous le croyons.

L'intellectuel d'origine bourgeoise ne trouve pas, en France, de place bien définie dans la société, comme son homologue anglais; le jeune Arouet l'a tôt appris. Il combat comme les autres pour conquérir cette place, mais c'est sous le masque de M. de Voltaire, comte de Tournay. D'autres pourtant affirment et même revendiquent leurs origines. Il y a quelque chose de paradoxal dans cette situation. A soixante-douze ans, Voltaire n'a pas, en fait, oublié l'incident traumatisant de sa jeunesse: cet incident reparait tel quel dans L'Ingénu lorsque le jeune homme, venu chercher à Paris la récompense de ses travaux, y est insulté en termes indentiques à ceux qu'avait lancés le chevalier de Rohan au jeune Arouet cinquante ans plus tôt.⁶

Voltaire n'en est pas moins d'un autre temps et d'une tradition plus austère que les "pères de famille"; de là son opposition à la forme que prend la revendication à son époque. "Les hommes ne sont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtisans, ni riches",⁷ écrit Rousseau: pour imposer, comme veulent le faire les philosophes, la constatation d'un fond commun d'humanité il faut mettre

⁶L'Ingénu, p. 24. (Signalé par Pruner dans "Recherches . . ."), ALM (1960), p. 28.

⁷Rousseau, Emile, O.C., IV, 504.

l'homme nu, lui arracher son costume de juge, de roi, de militaire. Cette nécessité est fondamentale au point d'être réaffirmée par tous ceux qui luttent pour faire admettre ce fond commun, que ce soit sur le plan des préjugés de caste ou de race. On la retrouve, par exemple, métaphore prise à la lettre, chez Gandhi, influencé par Tolstoï, admirateur de Rousseau. Elle est par ailleurs à l'opposé de la notion classique du rôle légitime d'un auteur. De ce point de vue, qui est celui de Voltaire, l'étalage de sentiments personnels d'un auteur discrédite sa doctrine: "Ce n'est ni Télémaque, ni La princesse de Clèves . . . c'est Jean-Jacques tout pur".⁸

Mais c'est justement la totalité de cette mise en question, allant jusqu'à l'aveu personnel, qui en garantit l'authenticité de façon explicite aux yeux du partisan moderne de l'engagement, et de façon implicite à ceux du public de 1760 si l'on en juge par ses réactions. On a beaucoup épilogué sur Voltaire engagé, "the first and greatest in that kind";⁹ Voltaire doit pressentir ce qu'a d'irrésistible cette évolution qui s'inscrit avec une logique irrécusable, toute répugnante qu'elle lui paraisse, dans la lutte contre les préjugés qui est aussi la sienne.

⁸Voltaire, Lettres sur la Nouvelle Héloïse, Mélanges, p. 404.

⁹Besterman, Voltaire, p. 419.

D'une façon générale, le rejet des masques ramène à la nature. Ce sera là une des formules de ralliement de cette lutte. Dans un sens, les contes précédents de Voltaire y ramenaient déjà par un tout autre biais. Rien qu'en remplaçant les formules consacrées par des termes concrets, on fait rire de choses par lesquelles pourtant on est gouverné. Une minorité privilégiée, arrogante, puissante, née pour gouverner et pour jouir; un groupe d'hommes prônant le renoncement, soutenant cette minorité et par elle soutenu; une majorité qui accepte cet état de choses, et, surtout, un groupe éclairé issu de cette majorité, qui le refuse mais doit le subir: voilà qui n'est pas naturel. Sur le mode ironique, Voltaire lui aussi laisse entendre que la nature a fait les hommes libres et égaux, et que s'est leur consentement irréfléchi qui forge leurs chaînes. Il faut donc revenir au point de départ, c'est-à-dire à la nature.

Il faudra recréer les institutions existantes sur de nouvelles bases: un régime politique, une religion, une morale. Pour les adapter à l'homme naturel il faut d'abord le définir. C'est un problème complexe: puisque l'homme est formé par les institutions, il faut revenir, sur le plan politique, à l'égalité originelle. Mais l'égalité naturelle n'existe pas dans le sens de dons natifs équitablement répartis. Il s'agit donc de créer,

par les lois, une égalité de principe qui garantirait à chacun sa part de droits naturels. Pourquoi sont-ils naturels puisqu'ils ne viennent pas de la nature? Parce que la bienveillance est naturelle à l'homme; d'ailleurs l'intérêt de chacun, bien compris, garantit les droits des autres pour le bon fonctionnement de la communauté.

Pour étayer les nouvelles institutions il faut une nouvelle morale. Sur quoi peut-on la baser? Elle se définira, d'abord, largement par opposition aux concepts chrétiens; il s'agit pour les philosophes de combat plutôt que d'analyse impartiale. Pour le chrétien la nature de l'homme est viciée à l'origine. La vie terrestre est passagère, l'enjeu essentiel en est une lutte spirituelle qui peut mener à minimiser l'importance des vicissitudes ordinaires et même au détachement total. Pour les philosophes c'est là une perversion de la nature. Cette espèce d'opium aveugle les hommes et les soumet à l'injustice. Tous rejettent la révélation et les dogmes, mais à part ce point commun les solutions qu'ils proposent ne sont pas homogènes.

S'ils sont d'accord sur le but à atteindre, ils ne le sont pas sur les étapes qui doivent y conduire. Pour certains, l'homme est bon; une fois libéré des contraintes qui l'empêchent d'être lui-même, il écouterait la voix de sa conscience qui ne peut le tromper car elle est en somme

celle de Dieu. Pour d'autres, l'homme n'est ni bon ni mauvais; la morale est gravée dans les coeurs: l'essentiel de cette morale est commun à tous les hommes, ce qui prouve qu'elle y a été placée par un Dieu transcendant. Mais à partir de là l'homme, livré à lui-même, doit trouver une adaptation raisonnable de ses passions naturelles à la vie en société, c'est-à-dire en faire un bon usage plutôt que de les nier ou les combattre.

Ce point de vue est aussi celui des athées, mais pour eux cette morale n'a d'autre caution que celle de l'intérêt et de l'amour-propre bien compris: elle est donc garantie par la nature qui fournit elle-même les passions aussi bien que le frein. Finalement, on peut voir la loi de la nature comme étant la loi de la destruction universelle: toute vie ne subsistant que par la mort ou la décomposition d'autres organismes, l'homme conforme à la nature suivra ses lois, évidentes dans les faits qui l'entourent.

Voltaire se situe parmi les déistes transcendentalistes, c'est à dire au delà du théisme de Rousseau et en deçà de l'utilitarisme d'Helvétius et du matérialisme de d'Holbach, et tous font figure de moralistes timides à côté des doctrines de Sade. Notons d'ailleurs qu'il y a une correspondance parfaite dans les attitudes des uns envers les autres: si son théisme à tendance mystique fait

de Rousseau un suppôt de l'infâme aux yeux des philosophes, le déisme de Voltaire en fait un bigot pour la coterie holbachique; la "Nature souveraine" et ses "filles adorables, vertu, raison, vérité",¹⁰ du baron sont loin du mysticisme à rebours du marquis, admirateur d'ailleurs, comme pour refermer le cercle, de La Nouvelle Héloïse.¹¹

L'attitude de chacun lui semble conforme à la nature telle qu'il la conçoit; à Rousseau, par l'opération d'une table rase quasi-cartésienne qui écarte les accrétions artificielles telles que les systèmes abstraits proposés par les livres, en faveur non pas de la raison mais du sentiment, qui n'est pas pris au sens d'un débordement sentimental, mais d'une évidence intime accessible à tous.

Pour Voltaire, raison et nature se rejoignent. Toutes deux condamnent les systèmes. Reste l'évidence: certaines choses sont accessibles à la raison humaine, d'autres ne le sont pas. Il faut accepter cet état de choses et l'aménager, c'est à dire trouver le bonheur au niveau de l'humain. Pour d'Holbach toute spéculation

¹⁰ Willey, The Eighteenth Century Background, p. 166.

¹¹ Sade, Idée sur les romans, O.C., X, 11.

métaphysique est illusoire; l'instinct de la conservation suffit pour établir la société. Mais Sade voit une opposition irréductible entre l'intérêt particulier et l'intérêt général; c'est-à-dire qu'on aboutit à des contradictions plutôt qu'à une idée claire de la direction indiquée par la nature.

Certaines de ces contradictions peuvent provenir des sens différents attribués à ce mot. A la lumière de la distinction exposée par M. Willey entre natura naturans, c'est-à-dire l'épanouissement maximum du principe interne de toute chose, et natura naturata ou la nature telle qu'elle est sortie des mains du créateur avant toute intervention artificielle,¹² il nous apparaît que la première acception doit convenir au tempérament actif de Voltaire, tandis que c'est la deuxième qui est l'objet des élans lyriques de Rousseau, bien que pour celui-là aussi les deux sens se confondent lorsqu'il s'agit de proposer des réformes, ce que n'admettra pas toujours Voltaire. C'est l'ignorance, la peur, la saleté que Voltaire déteste chez l'homme primitif tel qu'il l'imagine. Cela ne doit pas l'empêcher de partir à la recherche de l'homme naturel.

Cet homme s'ébaudit depuis un bon nombre d'années déjà devant les institutions et les moeurs européennes

¹²Willey, ibid., p. 205.

au sein d'une tradition littéraire bien établie. "Idéogramme de naïveté schématisée",¹³ on le promène depuis un siècle à peu près par l'Europe, à charge pour lui de manifester une naïveté savamment contrôlée lorsque le montreur d'ours tire sur la laisse au moment approprié.

A la lumière de la raison universelle à laquelle croit le XVIIIe siècle, il n'y a pas de contradiction essentielle entre ces créations littéraires et les récits de voyageurs. L'on est moins étonné de trouver des discours éclairés dans la bouche de primitifs fictifs tels que l'Adario de La Fontaine ou l'Orou de Diderot, que de se heurter à des récits inquiétants. Lorsque cela arrive on rectifie simplement par un surcroît de raison qui nous apprend à trier les récits et à discerner les véritables motifs de tels comportements: ainsi lorsque ces Atrides en dentelles mangent leur prochain, c'est pour lui assurer une sépulture "plus honorable" que les vers;¹⁴ lorsque les fils se livrent à l'inceste avec leur mère, c'est par excès de respect et de tendresse, tandis que les

¹³Belaval, op. cit., p. 315.

¹⁴Jenni, p. 86.

pères ne se dévouent auprès de leurs filles laides et peu recherchées que pour leur assurer une dot en enfants.¹⁵ Lorsque les faits rapportés sont par trop récalcitrants, on ramène l'homme aux dimensions du Français moyen éclairé: les voyageurs, qui ont dépensé leur temps, leur effort et leur argent, doivent par conséquent exagérer inconsciemment la portée de leurs découvertes. Des éléments tels que le climat, le langage, la fatigue, peuvent fausser leurs observations.

Puisqu'on peut rectifier les récits des voyageurs par l'évidence de la raison sans quitter son cabinet, le rôle abstrait de feuille de papier vierge -- qui est celui d'un héros du genre littéraire qui nous concerne -- n'est plus incompatible avec celui d'homme naturel, pas plus que l'épanouissement d'un tel héros au sein de la civilisation.

Dans L'Ingénu il n'est plus question de l'homme naturel marchant à quatre pattes ou dévorant des glands avec des mains aux ongles crasseux. Le problème est présenté dans un esprit de modération et de sérieux. La répartition des qualités et des défauts entre les civilisés et les sauvages se fait avec mesure: si ceux-là sont "gens de bien", ils sont en même temps grossiers. Si ceux-ci sont raffinés, ils n'en sont pas moins des coquins. Chacun a un apport positif à contribuer: santé, franchise,

¹⁵Diderot, Supplément au voyage de Bougainville,

droiture, du côté des sauvages; ordre, bienséance et culture de la part des civilisés.

M. Wade nie expressément que L'Ingénu soit une réponse à Rousseau. Le conte procéderait directement des poèmes du Mondain et de La loi naturelle. Il s'agirait donc d'une mise au point de la doctrine sociale de Voltaire; l'impulsion initiale proviendrait de la remarque C de l'appendice à la Fable des abeilles de Mandeville, c'est-à-dire d'une discussion de l'utilité des conventions, même apparemment absurdes, dans la vie en société. Une telle discussion a sans doute sa place dans l'histoire de l'insertion d'un primitif dans la société policée. Mais si la sauvagerie du Huron n'est qu'une convention littéraire -- même si cela ne l'invalide pas en tant que présentation de l'homme naturel -- le problème de son adaptation aux conventions sociales ne peut guère avoir la densité qui en ferait le thème central du conte. Le problème est présenté au début sur le mode bouffon, tout comme le tableau de la vie primitive où nous voyons, par exemple, une Huronne plus blanche que l'hermine -- comme devait l'être une beauté de la cour de Louis XV -- plus

Oeuvres, p. 988.

¹⁶Wade, Studies on Voltaire, p. 19.

douce qu'un mouton et plus fière qu'un aigle, disputer un lièvre à un Algonquin mal élevé, terrassé à son tour par le fiancé huron survenant à point nommé. Mais lorsque celui-là rend sa liberté au malotru et en fait un ami, cette manifestation de la bonté naturelle du sauvage est présentée sans ironie. Les inconvenances auxquelles se livre le Huron lorsqu'il assomme un récollet et tente de consommer sans cérémonie son mariage naturel ont une saveur qui rappelle l'esprit de la première esquisse. Mais elles servent ici un tout autre but. Au lieu de saper par le ridicule le bien-fondé des conventions sociales, on démontre la nécessité de compléter la loi naturelle par la loi positive, sans laquelle la première n'aboutirait qu'au brigandage. Notons aussi que cette démonstration est mise dans la bouche d'un abbé, intelligent et cultivé même s'il est coquin par ailleurs. La justesse naturelle de l'esprit du Huron lui fait admettre la validité de ces arguments. Tout ceci équivaut sans doute comme le suggère M. Wade, à une mise au point de la position de Voltaire sur cette question. Mais pourquoi songer à Mandeville plutôt qu'à Rousseau, dont tous les écrits se rapportent plus ou moins à cette question? En 1766, d'ailleurs, Rousseau est un Huron aux yeux de Voltaire; ses façons "ne figureraient pas mal parmi les Hurons"¹⁷ du Canada.

¹⁷Best. D 13652.

En 1767, un Huron du Canada débarquera en Bretagne. . . .

Le malaise devant l'aspect artificiel qu'a pris la vie en France et surtout à Paris par la perpétuation d'une situation qui n'adhère plus au fait réel se manifeste par des tentatives de retour aux sources où l'homme primitif sert souvent de machine de guerre; mais on remet aussi en question un autre aspect de ce retour, c'est-à-dire l'éducation de l'enfant.

"Innovative, infidel abstract, metaphysical and prosaic"¹⁸ comme le définit Mill, le siècle a tendance à soupçonner les humanités de ramener à ces questions sans réponse qui faussent l'esprit et l'égarer en spéculations creuses. On songe aux réformes. D'ailleurs, la formation jésuite insistant plutôt sur les humanités, c'est une forme de contestation que de les décrier, comme le fera par exemple La Chalotais, un des pères putatifs de l'ingénu, auteur d'attaques contre les jésuites et d'un Essai d'éducation nationale. On a vu dans L'Ingénu, entre autres choses, un traité de l'éducation;¹⁹ et en effet une bonne partie du conte est consacrée à cette question.

¹⁸Cité par Willey, Eighteenth Century Background, p. 212.

¹⁹Voir p. 4.

Il faut bien constater encore une fois que le malaise du siècle trouve sur le plan de l'éducation aussi son expression ultime dans l'Emile de Rousseau. Comment se situe l'éducation de l'ingénu par rapport à celle d'Emile? Il s'agit, dans l'Emile, de retrouver l'authenticité de l'homme par une éducation de l'enfant qui ne lui impose aucune idée reçue. Au lieu de le bourrer de connaissances qu'il pourra ensuite étaler dans les salons à la satisfaction de ses parents, on le mettra à l'école des choses. Libre de courir et de développer son corps au contact de la nature, il ne sera d'aucune classe ni d'aucune religion. Il deviendra un homme indépendant, capable de se suffire quelles que soient les circonstances. Puisqu'on aura formé son caractère sans fausser son esprit, le moment venu d'aborder les études il y apportera un jugement sain et un esprit sans préventions.

Par le hasard de sa naissance dans l'Ontario et de son éducation au sein d'une tribu huronne, l'éducation de l'ingénu a suivi les mêmes lignes que celle d'Emile. Il a évité les écueils où aurait sombré la simplicité du jeune Hercule de Kerkabon, eût-il été dressé à tenir son rang. Formé par les choses plutôt que par les livres, il ressemble aussi peu qu'Emile aux petits "singes requinqués" que produit l'éducation ordinaire des fils de

gentilhommes: "Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la règle à laquelle on les a soumis enfants . . . ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement".²⁰ En un mot, les circonstances créent pour l'ingénu les conditions créées de façon artificielle par le précepteur d'Emile, avec les mêmes résultats: "les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche, jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule; il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne passe pas un mouvement dans son âme que sa bouche ou ses yeux ne le disent. . . ." ²¹ C'est Rousseau parlant d'Emile; mais cela pourrait aussi bien être Voltaire parlant d'Hercule. Comme celui-ci, celui-là a tout ce qu'il faut pour réussir à la chasse: "il est robuste, adroit, patient, infatigable".²² Tous deux sont modestes,

²⁰Rousseau, Emile, O.C., IV, p. 637.

²¹Ibid., p. 642.

²²Ibid., p. 644.

ne cherchent pas à briller par un étalage d'esprit en société, mais ne craignent pas au besoin d'affirmer leur opinion.

Comment réagira un jeune homme formé par une telle éducation devant l'injustice? Deviendra-t-il "un chevalier errant, un redresseur de torts, un Paladin? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire . . . le défenseur des lois chez les grands, chez les magistrats, chez le Prince?"²³ Précisément: "Je verrai le roi, je lui ferai connaître la vérité"²⁴ annonce Hercule: il fera "cesser la persécution contre les huguenots".²⁵ Sur bien des points les fils créés par l'esprit de ces deux hommes vieillissants, célèbres mais assez solitaires, se ressemblent. Dans le cas de Rousseau, il est vrai, on songe à l'assassin de ses parents plaidant: Ayez pitié d'un pauvre orphelin. . . .

²³Ibid., p. 544.

²⁴L'Ingénu, p. 23.

²⁵Ibid., p. 25.

Nous venons de dire que la force des circonstances a conduit l'éducation du jeune Hercule selon le schéma établi pour Emile: enfance libre, formée par les choses, à l'écart des contraintes sociales et des livres, aboutissant à former un caractère viril, courageux et indépendant; de même, à la Bastille, les circonstances le mettront encore une fois tout naturellement dans une situation analogue à celle qu' imagine le précepteur d'Emile, c'est à dire en tête-à-tête avec un maître. Le personnage de ce maître et ses procédés envers le jeune homme rappellent à s'y méprendre le vicaire savoyard recueillant le jeune précepteur en détresse: comme le vicaire, Gordon est un prêtre mal vu par la hiérarchie, mais fidèle à l'esprit de l'évangile. Si nous les appelions X, les paragraphes où les auteurs le présentent seraient interchangeables; voici l'un:

Cet homme était naturellement humain, compatissant; il sentait les peines d'autrui par les siennes . . . les leçons de la sagesse et une vertu éclairée avaient affermi son bon naturel. Il accueille le jeune homme . . . il partage avec lui son nécessaire . . . il l'instruit, le console, il lui apprend l'art difficile de supporter patiemment l'adversité. Gens à préjugés, est-ce d'un prêtre, est-ce en Italie (ou d'un janséniste) que vous eussiez espéré tout cela?²⁶

²⁶ Rousseau, ibid., p. 560.

et voilà l'autre:

(X) était un vieillard . . . qui savait deux grandes choses: supporter l'adversité, et consoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert et compatissant vers son compagnon, et lui dit en l'embrassant: "Qui que vous soyez, qui venez partager mon tombeau, soyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourments. . . . Adorons la Providence . . . souffrons en paix, et espérons.²⁷

L'un est "homme de paix",²⁸ tandis que l'autre est "serein".²⁹ Le vicaire "ne se rendant point importun . . . s'intéressait à tout. Jamais une indiscrete censure ne venait arrêter son babil (celui du jeune homme) et resserrer son coeur. . . . Ainsi se fit sa confession générale, sans qu'il songeât à rien confesser".³⁰ Gordon, "sans le presser . . . lui inspira, par la douceur de son entretien, et par cet intérêt que prennent l'un à l'autre deux malheureux le désir d'ouvrir son coeur et de déposer le fardeau qui l'accablait".³¹

²⁷ L'Ingénu, p. 26.

²⁸ Rousseau, ibid., p. 565.

²⁹ L'Ingénu, p. 26.

³⁰ Rousseau, ibid., pp. 561-562.

³¹ L'Ingénu, p. 26.

Les deux maîtres traitent les jeunes gens en égaux; on échange des confidences plutôt que de faire des sermons. Tous deux les ramènent ainsi du bord d'un abîme de désespoir devant une vision du monde que le précepteur décrit avec amertume comme de "tristes tableaux",³² tandis que Hercule est attristé par un "tableau des crimes et des malheurs".³³ Le précepteur avait atteint "un degré d'abrutissement qui ôte la vie à l'âme".³⁴ Hercule, plongé dans le "néant",³⁵ serait "mort de rage"³⁶ sans Gordon. Mais l'intervention de celui-ci le change "de brute en homme".³⁷ Réconciliés avec la vie, malgré ses noirceurs, par l'exemple de ces bons prêtres, les jeunes gens feront dorénavant un "bon emploi de (leurs) talents";³⁸ ils aborderont l'éducation par les livres. Arrivés au terme de cette formation, ils pourront affronter

³²Rousseau, ibid., p. 564.

³³L'Ingénu, p. 29.

³⁴Rousseau, ibid., p. 562.

³⁵L'Ingénu, p. 32.

³⁶Ibid., p. 38.

³⁷Ibid., p. 30.

³⁸Rousseau, op. cit., p. 562.

la souffrance et la corruption sans succomber.

A partir de ce moment évidemment leurs chemins divergeront. Emile épousera Sophie, qui est, d'ailleurs, comme Mlle de St Yves, tendre,³⁹ vive⁴⁰ et sage et qui a, comme elle, la religion simple qui convient aux jeunes filles. Il s'agit, pour Rousseau, de former de bons citoyens intégrés dans leur milieu, sans trop insister sur leur développement intellectuel, du moins pour les enfants d'intelligence moyenne. Pour le héros de l'agressif Voltaire, cependant, la mort même de sa fiancée et la corruption de la capitale seront une école utile: il deviendra "à la fois un guerrier et un philosophe intrépide".⁴¹

L'éducation du primitif ne se fera pas non plus à sens unique: la rencontre de l'ouverture d'esprit de Gordon et de la simplicité de son élève détruiront certains préjugés dans l'esprit de celui-ci, qui n'a pas eu l'avantage de grandir en dehors des contraintes d'une éducation conventionnelle, donc de conserver un "entendement . . . point courbé par l'erreur" et "demeuré

³⁹ Rousseau, Emile, O.C., IV, 789.

⁴⁰ Ibid., p. 790.

⁴¹ L'Ingénu, p. 57.

dans toute sa rectitude".⁴² Gordon entreverra alors la futilité des controverses qui l'avaient occupé jusque là. Confident de la passion du jeune homme, il apprendra à voir l'amour comme une chose naturelle et bonne, pouvant même conduire à la vertu. Puisque l'idée de Dieu et la morale sont accessibles à tous les hommes et la théologie une fable, c'est le civilisé qui acquerra de nouvelles lumières au contact du primitif. Finalement, comme le maître d'Emile, Gordon vivra avec son élève, jusqu'à sa mort, "dans la plus intime amitié".⁴³

Elevé comme Emile, Hercule de Kerkabon saura, comme lui, vivre sans masque, dire ce qu'il pense, agir sans crainte et subir les conséquences de tant d'indépendance sans fléchir. En somme, il aboutira à une révolte constructive, et ce mot est, à nos yeux, la note-clef de L'Ingénu.

Mademoiselle de St Yves, "bien élevée et fort modeste", "tendre, vive et sage"⁴⁴ comme Sophie -- mais

⁴²Ibid., p. 37.

⁴³Ibid., p. 58.

⁴⁴Ibid., p. 14.

pas du tout comme l'héroïne de la première esquisse -- saura, elle aussi se révolter. Elevée à l'écart des conventions artificielles de la capitale comme Sophie, elle aussi a "peu d'usage du monde"⁴⁵ mais ne craint pas de s'affirmer lorsque l'occasion l'exige. Comme Sophie devant un prétendant prétentieux,⁴⁶ elle rabrouera vertement le sien: ". . . je respecte la liberté des hommes . . . c'est sur de pareils avis qu'on décide ici de la destinée des citoyens!"⁴⁷

Pourtant, si les jeunes gens créés par Voltaire dans L'Ingénu et par Rousseau dans l'Emile ont bien des points communs, leur visée sociale va en sens opposé: tandis que Rousseau fait un ouvrier d'un jeune gentilhomme, car puisque "Nous approchons . . . du siècle des révolutions", il est "impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants",⁴⁸ Voltaire au contraire assimile son Huron à la classe dirigeante. Lorsqu'il trace avec

⁴⁵Rousseau, Emile, O.C., IV, 753.

⁴⁶Ibid., p. 754.

⁴⁷L'Ingénu, p. 40.

⁴⁸Emile, p. 468.

enthousiasme le portrait d'un duc de Choiseul libéral et tolérant, il ne prévoit évidemment pas qu'un jour quelqu'un écrira: "Citoyen, j'apprends avec douleur l'état de détresse de la citoyenne Crozat, ci-devant Mme de Choiseul. . . ." ⁴⁹ C'est pourquoi nous n'insisterons pas sur le fait que la revendication d'égalité devant les lois, qui nous semble être celle qui prime dans L'Ingénu, est la même que celle du Contrat social. Ces lois existeraient dans des sociétés très différentes: pour Rousseau, ce serait une république égalitaire. Pour Voltaire, il ne s'agit pas de renverser le régime, mais de le réformer. C'est sur la question du primitivisme plutôt qu'en matière de politique que Voltaire nous semble avoir fait dans L'Ingénu, vers les vues de Rousseau, la moitié du chemin.

Ce thème d'ailleurs n'a rien de nouveau, comme le constate déjà Grimm en 1766: "le Siamois, en rendant compte . . . des moeurs et usages de son pays, fait un tableau fidèle de nos malheurs, de nos contradictions et

⁴⁹ Maugras, La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul, p. 519.

de nos sottises. Cette tournure n'est point neuve. . . ."⁵⁰ C'est même une mode: les Incas, les Iroquois, les Illinois, ont chacun leur mot à dire: l'Ontario est particulièrement favorisé: dans l'Hirza ou les Illinois de Sauvigny, par exemple, Montréal père et fils rivalisent de bons sentiments devant un décor représentant "des cabanes, des arbres, des rochers, et le fameux saut du Niagara".⁵¹

Il est donc tout naturel que Voltaire suive le mouvement et présente, pour allécher les spectateurs, des laboureurs, des pâtres, et une jeune fille qui épouse un pâtre qui, souligne-t-il, n'est "jamais sorti des champs paternels".⁵² C'est plutôt par le fait de s'essayer au roman dans un cadre pastoral où les personnages communiquent sur le mode sensible que L'Ingénu se rapproche de Rousseau. C'est cette rivalité qu'y voit La Harpe, qui écrit, après avoir parlé de La Nouvelle Héloïse et de l'Emile: "Voltaire a voulu faire des romans. . . ." Ce qui les

⁵⁰Grimm, Correspondance, VII, 51.

⁵¹Mercure de France, XCII (1767), 105.

⁵²Journal Encyclopédique, XXIII, 153-154.

caractérise, c'est "un fond de philosophie semée partout dans un style rapide, ingénieux et piquant".⁵³

C'est ce fond de philosophie, qui doit rendre, à l'encontre de ceux de Rousseau, son roman "utile", que nous tenterons d'analyser dans le chapitre suivant où nous chercherons à cerner les abus que veut réformer Voltaire.

⁵³La Harpe, Cours de littérature, VIII, 115.

CHAPITRE III
L'ENGAGEMENT POLITIQUE DE VOLTAIRE
DANS L'INGENU

Nous croyons avoir démontré que les sauvages, qui étaient définis comme "magis extra vitia quam cum virtutibus"¹ dans la Lettre au docteur Pansophe, ont acquis, dans la personne d'Hercule de Kerkabon, des vertus très positives, et que ces vertus se trouvent être celles même d'Emile, tout comme le personnage et les procédés de Gordon reflètent ceux du vicaire savoyard.

Mais c'est l'aspect engagé du conte qui frappe surtout les critiques contemporains. C'est sans doute signe de vie et de bonne santé lorsqu'une oeuvre du passé évolue dans l'esprit des lecteurs du présent; la critique d'après-guerre, loin de trouver L'Ingénu joli, charmant ou jovial, y voit surtout une oeuvre de combat. Sensibilisés par les événements et les écrits des années 1935-50, MM. Castex, Nivat, Pruner, Havens, Varloot, Jones, Taylor, Brumfitt et Davis y voient surtout un instrument de lutte

¹Voltaire, Mélanges, p. 851.

idéologique, c'est-à-dire une revendication de la liberté de l'homme contre l'arbitraire politique, une lutte contre "les arrestations et les détentions arbitraires"² ou le "premier boulet lancé contre la Bastille".³ M. Varloot, qui, comme disait Montesquieu, écrit un peu pour son couvent, reproche pourtant à Voltaire d'être en retard sur les matérialistes conséquents, et de rester, en grand bourgeois capitaliste qu'il est, en deçà des conclusions où devrait aboutir sa mise en question de l'ordre établi sur le plan politique et social. Il admet d'autre part que c'est la question du sauvage ou du primitivisme qui est le thème idéologique du conte.⁴

Pour MM. Castex et Nivat ce sont les jésuites qui en seraient la cible principale; M. Pruner conteste que Voltaire ait voulu s'acharner sur un adversaire déjà vaincu. Mais tous les auteurs que nous venons d'énumérer sont d'accord sur l'essentiel: la lutte s'intensifie, les

²Voltaire, L'Ingénu, ed. par Varloot, préface, p. 15.

³Varloot, "La philosophie et la politique dans les 'Contes' de Voltaire", 20.

⁴Voltaire, L'Ingénu, Anecdotes sur Bélisaire, préface de Varloot, p. 20.

philosophes exigent des réformes; Voltaire, leur porte-parole le plus prestigieux, lance L'Ingénu comme une fusée dans la bataille en cours. Voici en effet l'état d'esprit de la "séquelle" dépeint par Diderot dans une lettre à Voltaire du 10 octobre 1766: il n'y a pas de lois, les "tyrans ombrageux" cherchent à se tirer du mépris par des actes de terreur allant du meurtre d'un "enfant pour des inepties" à l'emprisonnement d'un magistrat "respectable à tous égards". Qu'en sera-t-il de ceux qui n'ont ni "la naissance, ni les vertus, ni l'état, ni les talents" de M. de La Chalotais?⁵

Qu'en est-il en fait? La Chalotais, que Pierre Gaxotte traite bonnement de trublion, n'a été qu'un "impudent, une tête chaude et un personnage médiocre" selon l'abbé de Véri,⁶ malgré le bien-fondé, d'après la même source, de ses attaques contre les jésuites. Les allusions aux démêlés des philosophes avec la censure, dans les mémoires de l'époque, ont un ton badin; l'on songe à la censure de

⁵Best. D 13605.

⁶Véri, Journal, p. 77.

certaines films de nos jours qui leur assure surtout une publicité favorable et gratuite: Helvétius publie De l'esprit en 1758. Ce livre, "respirant le pur matérialisme" est autorisé; mais le chancelier révoque le privilège, "avec défense de vendre et de débiter ce livre, sous peine de punition exemplaire. Il n'en faut pas davantage pour le faire vendre bien cher et le faire réimprimer en Hollande".⁷ La Sorbonne croit devoir s'élever contre Bélisaire: "Moins d'éclat eût peut-être produit plus d'effet, car le plus méchant livre proscrit en devient plus recherché".⁸ Le Mémoire de La Chalotais est supprimé en juin 1766: "Il est recherché de tous les curieux et forme une pièce de bibliothèque très précieuse";⁹ on condamne une oeuvre de Voltaire: "Le parlement a enfin accordé au Dictionnaire philosophique les honneurs de la brûlure"¹⁰ L'Ingénu paraît: il est saisi au bout de huit à dix jours; par conséquent, le prix monte de trois à vingt-quatre livres.¹¹ Ces démêlés sont commentés par des

⁷ Barbier, Journal d'un bourgeois de Paris, p. 278.

⁸ Bachaumont, Mémoires secrets, p. 205.

⁹ Ibid., p. 184.

¹⁰ Ibid., p. 142.

¹¹ M. XXI, p. xiii.

épigrammes et des chansons, attribuées tantôt à tel duc, tantôt au roi lui-même,¹² et entrecoupées de mentions d'ouvrages tels que le Caleçon des coquettes du jour¹³ et de commentaires sur la "futilité de notre goût" et "notre paresse".¹⁴ La contestation englobe la personne de Louis XV; la même note de futilité y reparaît: Louis tremble devant la favorite qui tremble devant tel courtisan: "Le parti de la marquise de Pompadour influe plus que jamais sur le gouvernement" note d'Argenson en 1756, "le Roi paraît soumis à ce corps de favoris et de favorites, les ministres sont abasourdis. . . . Le maréchal de Richelieu effraie par le ton qu'il prend . . . il dit du mal du Roi et le dénigre tant qu'il lui plaît. Avec cela il emporte tout . . . la marquise le craignant comme le tonnerre".¹⁵ En matière de religion, l'athéisme est une mode; les jeunes gens l'affichent, le terme "philosophe" comprend pratiquement tout le monde. Serait-on croyant, on n'oserait

¹²Ibid., p. 201.

¹³Ibid., p. 100.

¹⁴Ibid., p. 165.

¹⁵D'Argenson, Journal et mémoires, IX, 173.

l'admettre par crainte du ridicule. On va à la messe à cause des domestiques, qui d'ailleurs ne sont pas dupes. On ne trouve quelque foi que chez les curés de campagne: un grand vicaire sourit devant une attaque contre la religion, un évêque rit de bon coeur et un cardinal fait de la surenchère.¹⁶ Ajoutons à ce tableau que l'embastillement d'un écrivain frondeur peut être fructueux: Voltaire le met à profit pour écrire La Henriade qui le lance, tandis que les quiproquos, les menus et les prévenances dont on entoure Marmontel à la Bastille sont présentés par la victime elle-même comme une savoureuse scène de comédie.¹⁷ L'on reconnaît dans ce mélange de l'odieux et du ridicule le climat où évolueront les jeunes ingénus de Voltaire lorsqu'ils débarqueront à Paris. L'incurie d'un despotisme vacillant encourage certaines réformes mais n'en soutient aucune jusqu'au bout. Louis ne sait ni imposer le respect, ni créer une hiérarchie où le mérite des hommes de lettres serait récompensé comme il l'était sous Louis XIV.

Ce que l'on appelle aujourd'hui la mobilité sociale existe déjà. Paradoxalement, c'est à l'église -- au sein

¹⁶Taine, The Ancient Régime, pp. 287-293.

¹⁷Marmontel, Mémoires, pp. 196-198.

de laquelle un Jacques Bossuet a pu démettre un François de Salignac de la Mothe-Fénelon -- que certains philosophes doivent leur ascension sociale: c'est chez les jésuites que Voltaire s'est lié avec les d'Argental et les d'Argenson; c'est aux jésuites que Marmontel, pris entre une mère qui l'admire et un père qui tonne, doit de pouvoir continuer ses études. Mais vers le milieu du siècle il est clair que c'est la filière philosophique que doit suivre un jeune homme ambitieux pour réussir, car la société n'a pas trouvé le moyen d'intégrer la classe montante, c'est-à-dire cette bourgeoisie intelligente, ambitieuse et active dont sont issus la plupart des philosophes. Il serait pourtant à peu près aussi exact de dire qu'elle les accueille à bras ouverts; la forme que prend cette ouverture est néanmoins fort complexe. D'un côté, il y a le dogme de la "naissance", dont on constate, quelquefois avec étonnement, l'emprise sur les esprits les plus divers. L'établissement repose sur le christianisme, doctrine officielle. Ses principes fondamentaux convergent sur bien des points avec ceux des philosophes, tel le lieu commun de l'égalité des hommes devant Dieu, la simplicité dans leur relations, l'interdiction de juger et de condamner. Mais la réalité sociale de l'époque est fort éloignée de ces principes. Un aristocrate aux yeux ouverts ne peut éluder la constatation de l'égalité ou de la supériorité de maint roturier, soit

sur le plan intellectuel, soit simplement humain. Les réactions sont contradictoires selon les personnes: telle grande dame traite ses domestiques comme des amis tombés dans le malheur, tel aristocrate envoie ses laquais bâtonner un poète roturier qui parle trop haut. Aucune loi ne régit ces réactions princières.

Nous touchons là au coeur des revendications des philosophes et en particulier de celles qu'exprime L'Ingénu. Il n'y a pas de lois, écrivait Diderot; rapprochons sa remarque de cette peinture fort transparente de l'empire d'un Justinien vieillissant, "épuisé par de longs efforts", approchant de sa décadence, où "toutes les parties de l'administration sont négligées": "Les lois étaient en oubli, les finances au pillage. . . . Les chefs se dissipaient dans les plaisirs et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté".¹⁸

La caractéristique la plus odieuse du règne de Louis XV, c'est l'arbitraire. En parcourant les mémoires de l'époque, l'on retrouve constamment des notes telles que celles-ci: "La détention d'un homme de considération, que

¹⁸Marmontel, Bélisaire, pp. 1-2.

l'on croit certaine, continue à faire un grand bruit . . . la Cour n'en devait pas faire un mystère, parce que cela donnait lieu à des soupçons sur beaucoup de gens dont la réputation souffrait . . .",¹⁹ ou encore, à propose de remontrances du parlement: "Il paraît par les arrêts ci-dessus . . . que l'intention du ministère est de défendre et d'empêcher, à l'avenir, et dans tous les Parlements, l'impression de ces actes que sa Majesté regarde comme secrets entre le Roi et ses Parlements".²⁰ Mystère, soupçons, conjectures, interdictions, détentions arbitraires, autant de traits typiques d'un tel régime. Celui-ci se veut pourtant absolu; mais il ne fait que se déconsidérer en promulgant des lois qu'il est incapable de faire respecter; Les "tyrans ombrageux" ont alors recours à des procédés qui n'ont plus rien de comique; ou plutôt le ridicule de leurs personnages contribue une note dérisoire qui intensifie la noirceur de leurs procédés.

Les services qu'un homme a rendus à son pays ne comptent plus lorsqu'un retournement du sort porte atteinte

¹⁹ Barbier, Chronique de la Régence, p. 329.

²⁰ Ibid., p. 100.

au prestige de la façade. Le public prend parti: le maréchal de Broglie, héros militaire en disgrâce, ayant été exilé dans ses terres, on proteste en murmurant et en battant des mains pendant un quart d'heure à ces vers de Tancredè: "C'est le sort des héros d'être persécutés".²¹ Nous abordons ici le thème des disgrâces arbitraires qui condamnent des hommes de mérite à l'exil, à la prison ou la mort par suite de circonstances absurdes résultant des intrigues de maîtresses ou de favoris royaux, situation correspondant évidemment à certaines péripéties de L'Ingénu. Ce ne sont pas seulement les philosophes qui cherchent, par des avertissements sans ambages, à arrêter les rois sur la pente qui les perdra: "Non, Sire, les Grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands" leur lançait Massillon qui ne leur pardonnait pas plus que Marmontel la "mollesse et . . . l'oisiveté" qui, jointes à l'aveuglement causé par la flatterie, leur font bientôt prendre "les gémissements les plus touchants . . . pour des murmures . . . les remontrances les plus justes" pour une "témérité punissable",²² tandis que Marmontel renchérit: le meilleur moyen pour un roi de se rendre cher à son

²¹Barbier, Journal historique, pp. 424-425.

²²Desfontaines, Observations sur les écrits modernes, II, 9.

peuple "c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses moeurs; c'est de donner son règne pour gage de la vérité qui l'éclaire et le conduit"²³

Mais l'aveuglement du règne de Louis XV reste impénétrable. Si la répression contre les hommes de lettres frondeurs avait un côté bouffon où le public comptait les points avec un certain amusement, les actions du gouvernement créeront finalement une attitude de révolte aussi générale qu'irréversible, non seulement en France mais dans toute l'Europe. L'Ingénu reflète cette attitude: Lally-Tollendal, vainqueur au début de la guerre de sept ans, obligé de capituler en 1761, sera emprisonné à la Bastille et exécuté en 1766. "Le thème de Bélisaire (illustre général mis en prison . . . par l'empereur dévot Justinien)" fait remarquer M. Pruner, "n'est pas sans analogie avec celui de L'Ingénu, dans la mesure où le Huron rappelle . . . Lally-Tollendal . . . Marmontel, disciple de Voltaire, travaille dans le même sens que lui et s'inspire évidemment des mêmes affaires judiciaires".²⁴

²³Marmontel, Bélisaire, p. 253.

²⁴Pruner, "Recherches sur la création romanesque dans L'Ingénu de Voltaire", pp. 42-43, notes 12 et 15.

Ce "sens", c'est le viol de la liberté de conscience par la tyrannie. C'est pourquoi les philosophes, qui entre eux jugent Bélisaire, du point de vue littéraire, comme un sermon assez plat, le défendent au dehors, comme le fera Voltaire dans L'Ingénu.

Nous avons constaté que L'Ingénu reflète une atmosphère d'inertie incohérente, souvent frivole, qui favorise la multiplication des abus. A partir de 1762, le tableau s'assombrit avec les affaires Calas, Sirven, d'Aiguillon et La Chalotais, culminant dans l'affaire du chevalier de La Barre, où Voltaire se trouve personnellement impliqué car on brûle son Dictionnaire portatif au moment de l'exécution du chevalier.

Les correspondances entre ces événements et le texte de L'Ingénu ont été brillamment analysées par les auteurs que nous avons énumérés au début de ce chapitre; l'on ne peut que constater la justesse des correspondances relevées entre les termes employés au sujet des jeunes La Barre et d'Etallondes dans les échanges entre Voltaire, Frédéric II et d'Alembert à leur sujet et ceux que Voltaire emploie pour dépeindre le Huron dans L'Ingénu,²⁵ pour ne

²⁵Pruner, "Recherches . . .", 30.

citer qu'un seul exemple, termes que l'on retrouve d'ailleurs dans la Relation de la mort du chevalier de La Barre: "Il serait devenu certainement un excellent officier".²⁶ En même temps paraît Dei delitti e dei peni de Beccaria, que Voltaire accueille avec un enthousiasme sans réserve comme un livre fait pour instruire toute l'Europe²⁷ et auquel il consacre un Commentaire.

On ne peut par conséquent qu'admettre la thèse générale à laquelle aboutissent ces analyses: sur le plan de l'action, le thème central de L'Ingénu c'est, contre l'arbitraire, d'établir des lois garantissant la liberté des personnes et des croyances. Infectés par la fougue de certains chercheurs, nous avons été tentés de trouver une confirmation dans le nom de St Yves, qui est celui du patron des hommes de loi; à deux reprises, l'ingénu préfère la belle Saint Yves à la métaphysique et la morale, tandis que Littré définit "ingénu" comme "né libre et qui n'a jamais été dans une servitude légitime",²⁸ et cite Bossuet

²⁶M. XXV, p. 514.

²⁷Ibid., p. 504.

²⁸L'Ingénu, pp. 28 et 38.

l'employant encore dans ce sens.

"La liberté consiste à ne dépendre que des lois"²⁹ écrit Voltaire dans les Pensées sur le gouvernement. Sur ce point la pensée politique de Voltaire n'a pas varié; la justice doit être plus distributive, plus uniforme et moins lente; un bon gouvernement doit encourager et contenir également toutes les classes de l'état,³⁰ lit-on dans La voix du sage et du peuple; le droit de juger son semblable ne devrait pas être acquis "comme une métairie" affirme-t-il dans Ce qu'on ne fait pas et ce qu'on pourrait faire.³¹ Il loue Louis XIV d'avoir été le "législateur de ses peuples", d'avoir été "instruit des lois principales" et d'avoir su "les soutenir ou les mitiger à propos";³² d'une façon générale le Commentaire sur le Livre des délits et des peines et le Traité de la tolérance, dans la mesure où il a trait à la politique, se rapportent à ce principe.

Il est difficile de résumer la pensée politique de

²⁹M. XXIII, p. 526.

³⁰Ibid., p. 467.

³¹Ibid., p. 185.

³²Voltaire, Oeuvres historiques, pp. 972 et 973.

Voltaire: dans une lettre du 7 avril 1771, il écrit à Saint-Lambert: ". . . j'aime mieux obéir à un beau lion qui est né beaucoup plus fort que moi, qu'à deux cents rats de mon espèce",³³ tandis qu'il proclame dans Jeannot et Colin: "Tout ce qui est roi . . . ou appartient à un roi effraie ma philosophie républicaine".³⁴ M. Besterman met en garde contre le procédé qui consiste à définir la politique de Voltaire "by quoting pell-mell, since he grew and developed".³⁵ Mais Jeannot et Colin date de 1764; de plus, ces mots ont été écrits par Voltaire lui-même, non pas par des commentateurs de sa pensée.

Sans préconiser une telle méthode, il nous semble que lorsqu'un Raymond Naves, par exemple, trouve dans la politique de Voltaire "un barème permanent . . . dans lequel chaque jugement prend exactement sa place",³⁶ mettant la république bourgeoise et commerçante en première place, suivie du régime absolu qui, du moins, assure l'ordre et

³³Best. D:17128.

³⁴Varloot, "La philosophie et la politique dans les 'Contes' de Voltaire", 43.

³⁵Besterman, Voltaire, p. 296.

³⁶Voltaire, Lettres philosophiques, ed. R. Naves (Paris: Garnier, 1964), p. VIII.

le développement économique, avec la féodalité barbare et arbitraire en dernier lieu, l'on est en droit de se demander si cette logique n'est pas imposée par l'esprit de l'auteur à la pensée de celui qui, à soixante-douze ans passés, admire sans réserves les despotes éclairés au point de s'attirer l'ironie cinglante d'une amie de longue date comme Mme Du Deffand: "Il n'y a point d'humeur noire qui puisse tenir à l'éloge de votre Sémiramis du Nord; ces bagatelles qu'on dit d'elle au sujet de son mari . . . feraient même rire le défunt . . .",³⁷ et ce cri d'horreur de la duchesse de Choiseul:

Quoi! Voltaire trouve le mot pour rire dans un assassinat! . . . ces crimes atroces ne sont que des bagatelles . . . elle avait besoin de la protection des gens de lettres. Elle s'est flattée que leurs bas éloges couvriraient d'un voile impénétrable . . . les forfaits dont elle a . . . révolté l'humanité. . . . Que des écrivains obscurs, vils, bas, mercenaires, lui louent leurs plumes abjectes . . . mais Voltaire!³⁸

tandis que M. de Corberon, diplomate en poste à St Pétersbourg, classe Voltaire parmi les "journalistes à la

³⁷Du Deffand, Correspondance, I, 427.

³⁸Best. D 14226.

solde de Catherine.³⁹ Mme Du Deffand redoute même qu'un coup de tête de l'impulsif vieillard ne le pousse à tenter l'aventure d'un voyage en Russie, où l'attendrait sans doute la triste fin d'un Descartes en Suède.

M. Besterman affirme néanmoins que Voltaire détestait les cours; s'il n'a pas réussi comme courtisan, c'est qu'il ne le souhaitait pas.⁴⁰ M. Gay explique la flexibilité des philosophes devant les despotes éclairés par une sorte de syndrome Aristote-Alexandre,⁴¹ c'est-à-dire le désir de servir de mentor aux puissants pour canaliser cette puissance vers des réformes libératrices. Il ne croit pourtant pas à l'aveuglement de Voltaire sur le "zèle pour la tolérance . . . prêch(ée) chez ses voisins par cinquante mille missionnaires armés de pied en cap"⁴² de Sémiramis: Voltaire serait simplement "Catherine's self-appointed dupe".⁴³

³⁹Bluche, Le despotisme éclairé, p. 180.

⁴⁰Besterman, Voltaire, p. 304.

⁴¹Gay, Voltaire's Politics, p. 166.

⁴²Du Deffand, Correspondance, p. 427.

⁴³Gay, op. cit., p. 179.

Quand la recherche d'une logique permanente dans la pensée politique de Voltaire tourne à l'apologétique, on aboutit à la contradiction ou la boutade sinon au paradoxe, surtout dans les tentatives d'y intégrer tel incident particulier qui s'y prête peu; cela n'empêche pas d'arriver à des conclusions générales souvent très justes. En politique, Voltaire est certainement, comme l'affirment MM. Gay et Besterman, un relativiste⁴⁴ et un partisan de l'approche fonctionnelle, en un mot "a pioneer of pragmatism".⁴⁵ M. Pomeau suggère l'ébauche d'une interprétation psychoanalytique pour expliquer l'attitude de Voltaire envers les despotes éclairés; l'admiration apparente dans Le siècle de Louis XIV et le dégoût qu'inspire la cour telle qu'elle apparaît dans L'Ingénu seraient un reproche au père dont la démission entraîne le fils vers des aventures décevantes, tel l'interlude de Potsdam. En même temps il met en garde contre l'aspect nébuleux de telles hypothèses étant donnée la paucité de matériel autobiographique dans l'oeuvre de Voltaire. Avec le bon sens qui ne lui fait jamais défaut, M. Pomeau fait remarquer que Voltaire se contente, en général, de synthèses provisoires;

⁴⁴Ibid., p. 167, note 63.

⁴⁵Besterman, ibid.

il n'a jamais pu, ou voulu, composer un ouvrage théorique où l'on doive chercher sa "politique". Sur certains points il n'a jamais varié. Il n'a pas douté "que l'humanité ait pour projet de construire une société du bien-être, formant l'assise d'une culture raffinée".⁴⁶ Sa pensée n'est pas essentiellement de "nature politique": plutôt, elle "s'inspire d'un idéal": l'homme se fait lui-même. Plus engagé que Montesquieu ou Rousseau, Voltaire concentre son énergie sur un but principal: ce but n'est pas de nature politique. La politique n'est que vétilles à côté de la "grande affaire de sa vie", celle que M. Pomeau appelle son "opération Eclinf".⁴⁷ L'on peut pourtant discerner des "lignes de force" dans la pensée voltairienne: par exemple l'admiration pour "l'aile marchante" anglaise, composée d'une aristocratie hardie de pensée et entreprenante, et d'une bourgeoisie qui détient le pouvoir par l'argent.⁴⁸

Qu'en est-il de l'attitude de Voltaire envers le peuple? Nous nous retrouvons ici encore une fois devant les mêmes contradictions embarrassantes: si nous admettons

⁴⁶ Politique de Voltaire, ed. René Pomeau, introduction, pp. 8-11.

⁴⁷ Ibid., p. 8.

⁴⁸ Ibid., p. 11.

que le peuple égale l'homme primitif, simple et bon quand il n'est pas offensé, si nous considérons de plus que Voltaire est le "bon père" du peuple de Ferney car il veille attentivement sur son bien-être, tandis que la droiture de l'ingénu peut rectifier le jugement d'un Français très cultivé -- et nous venons de voir quel cas Voltaire fait de la culture -- cette attitude semblerait très positive. En même temps, dans la correspondance privée, "la canaille . . . restera toujours canaille",⁴⁹ tandis que M. Mortier cite l'échange suivant entre l'auteur de l'Essai d'éducation nationale et Voltaire en février 1763: "Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations. Les frères de la Doctrine chrétienne . . . sont survenus pour achever de tout perdre: ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot . . .",⁵⁰ et Voltaire applaudit: "Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Moi qui cultive la terre, je vous présente requête pour avoir des manoeuvres, et non des clercs tonsurés". Notons

⁴⁹Best. 4 juin 1767.

⁵⁰Mortier, "Voltaire et le peuple", The Age of Enlightenment, 145 et pp. suivantes.

que cet échange a lieu au moment où Rousseau écrit: "si j'étais riche, j'aurais fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serais donc insolent et bas . . . spectateur dédaigneux des misères de la canaille; car je ne donnerais plus d'autre nom aux indigents, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. . . ."51

M. Mortier résout la contradiction en attribuant à Voltaire le désir non pas d'instruire la masse, mais de l'éclairer progressivement par l'exemple, de lui proposer une religion plus pure, plus rationnelle. Ces réformes viendraient d'en haut; les philosophes les inspireraient aux rois, qui les imposeraient au peuple.

Mais à maintes reprises Voltaire a déclaré: "On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes; c'est le partage des apôtres".52 Non pas, il est vrai, dans Ce qu'on ne fait pas et ce qu'on pourrait faire,53 où il dépeint l'âne qu'est l'homme comme un "coursier qui vole" en puissance serait-il excité par la voix de la philosophie. Peut-être est-ce Rousseau, avec ses gros sabots de "valet", si l'on ose dire, qui propose

51 Rousseau, O.C., IV, 678.

52 Best. D 14239.

53 M. XXIII, pp. 185-9.

finalement la clef de l'énigme, et peut-être aussi cette sorte d'aveu grinçant est-elle ce que Voltaire pardonne le moins à Rousseau. Elle touche au vif le malaise de l'homme de lettres roturier dans la société. Si Voltaire n'y a jamais fait directement allusion, lui non plus, nous l'avons déjà signalé, n'a pas oublié l'ancienne blessure.⁵⁴

Même s'il porte la trace d'humiliations anciennes, L'Ingénu est-il aussi dur, engagé, diabolique, que le pensent MM. Castex, Varloot et Nivat? Ce qui s'y rapporte directement à la politique, c'est d'abord l'hommage au duc de Choiseul, le noble satrape auquel Voltaire avait dédié Les Scythes: rien de moins contestataire que cet hommage. C'est la "haute naissance", la désinvolture aristocratique du duc qui font de lui cet homme au dessus des préjugés vulgaires, considérant de haut les sombres querelles théologiques de bourgeois hargneux, que Voltaire admire. Il sera le libérateur des protestants persécutés, car l'intervention de Voltaire dans les causes célèbres n'a pu faire cesser les vexations moins spectaculaires mais plus répandues dont ils sont victimes: mariages "illégaux", d'où contestation du droit des héritiers, interdiction du

⁵⁴ L'Ingénu, p. 24.

culte, ministres persécutés, tentatives de mainmise sur les enfants de familles protestantes. Tout semble conspirer, en 1767, pour ramener "la paix et la tolérance"⁵⁵ Voltaire rêve même de créer une utopie avec l'appui de Choiseul: Versoix serait un refuge où les persécutés trouveraient le règne de la loi et de la tolérance.

Tout cela n'a rien de très sombre. Mais les jésuites et le pape seraient pourtant la cible d'attaques féroces; mais ne retrouvons-nous pas, chez le père Tout-à-tous, bien des traits de Voltaire lui-même? Voltaire non plus ne croit pas à l'absolu dans la morale. La tragédie aurait été évitée si Mlle de St Yves s'était conformée aux conseils du jésuite: elle "croyait que c'était un crime horrible de la trahir pour le servir",⁵⁶ phrase plus qu'équivoque, suggère que Voltaire aurait conseillé une femme dans sa situation dans le même sens, partant évidemment de bases différentes. Voltaire ne condamne pas davantage l'espionnage dans un sens absolu: "on me parle familièrement . . . si mes liaisons, et le bonheur que j'ai d'être

⁵⁵Best. D 14249.

⁵⁶L'Ingénu, p. 40.

reçu . . . sans défiance peuvent être de la moindre utilité" écrit-il en 1743 de La Haye "il n'y a rien que je ne sois prêt à faire".⁵⁷ Selon des conventions familières, "tout le monde sait qu'un jésuite se caractérise par sa morale relâchée, comme un philosophe est un homme qui cultive son jardin";⁵⁸ de même, un héros sera injustement persécuté et le pape sera à la tête de menées ténébreuses quel qu'ait été le véritable caractère de La Chalotais et même si Clément XIII a désapprouvé l'exécution de La Barre. Si la papauté est attaquée dans L'Ingénu, pourtant, c'est surtout sur le plan économique et celui de la souveraineté nationale, comme une de ces accumulations caduques de rouages compliqués, exécrables sans doute mais presque inévitables dans une civilisation ancienne, accumulation qui doit paraître absurde parce qu'incompréhensible au regard neuf d'un homme venant d'une société aussi dépourvue de complications que de raffinement.

Voltaire révisé Le siècle de Louis XIV au moment où il publie L'Ingénu. Il situe le conte à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes pour attirer l'attention sur les malheurs des protestants, et aussi pour satisfaire

⁵⁷Voltaire, Histoire de la guerre de 1741, p. VII, préface de Maurens.

⁵⁸Sareil, "Les Provinciales de Voltaire", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, LXXXIX-XC. 1418

les critères du "history-truth-usefulness concept"⁵⁹ dont parle M. Williams. Mais rien n'est moins contestataire que l'attitude de Voltaire envers le monarque jusqu'au moment où celui-ci tombe sous l'emprise de son confesseur jésuite, le père de La Chaise: jusque là son règne est, parmi les grands moments de la civilisation, celui "qui approche le plus de la perfection".⁶⁰ En démontrant la splendeur où peut atteindre la monarchie sous un roi qui remplit ses fonctions avec sérieux et dignité, Voltaire souligne les vices du règne de Louis XV, sans attaquer le principe de la monarchie; loin de lui des audaces telles que celle de Mably écrivant sans ambages: "Ainsi la guerre civile est un bien, lorsque la société . . . serait exposée à périr de la gangrène, et pour parler sans métaphore, courrait risque de mourir du despotisme".⁶¹

C'est dans les oeuvres historiques qu'il faut chercher, selon M. Bénac, la clef des contes de Voltaire.⁶²

⁵⁹Williams, "Voltaire on the Sentimental Novel", Studies, CXXXV, 121.

⁶⁰Voltaire, Oeuvres historiques, p. 617.

⁶¹Mably, Des droits et des devoirs du citoyen, p. 63.

⁶²Voltaire, Romans et contes, éd. Bénac, préface, pp. VII-VIII.

Nous trouvons en effet, dans le chapitre Du jansénisme une note de sympathie pour le sérieux, l'intransigeance et l'intégrité des jansénistes, sans aucune concession, bien entendu, sur la valeur des spéculations métaphysiques qui constituent le fond du débat: "L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme, cette impulsion nécessaire pour nous instruire, nous emporte sans cesse au delà du but, comme toutes les autres ressources de notre âme, qui, s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais assez".⁶³ Ceux qui font des plaisanteries et des chansons sur les péripéties de la lutte sont qualifiés d'"espèce d'hommes oisifs qui ne voit jamais dans les choses que le côté plaisant, et qui se divertit toujours, tandis que les persuadés gémissent, que les frondeurs déclament et que le gouvernement agit".⁶⁴ De telles querelles n'en "deshonorent" pas moins "la raison".⁶⁵ On

⁶³Voltaire, Oeuvres historiques, p. 1064.

⁶⁴Ibid., p. 1072.

⁶⁵Ibid., p. 1087.

retrouvera cette sympathie pour l'intégrité morale de l'homme, jointe au regret que de telles recrues, qui feraient sans doute d'"excellents officiers", s'égarent de la sorte, dans le personnage de Gordon. Le chapitre sur les jansénistes se termine par une phrase qui aurait pu être écrite par le plus grand d'entre eux: "on rougit alors de sa frénésie . . . qui se perd dans la foule et dans l'immensité des choses. . . ."66

⁶⁶Ibid., p. 1088.

CHAPITRE IV
L'EVOLUTION RELIGIEUSE DE VOLTAIRE
DANS L'INGENU

L'Ingénu est un rogaton, une fusée volante, en un mot une contribution mineure dans une campagne menée sur un large front. On ménage les trônes éclairés dans la mesure où ils peuvent servir la diffusion des lumières libératrices. C'est en conséquence de la crainte de Dieu que la populace se laisse intimider par le prestige du monarque. C'est ce tissu d'illusions qu'il s'agit de détruire; la vérité luira alors de sa propre lumière.

Quelle est cette vérité que détiennent les philosophes? C'est la prise de conscience du fait que l'homme est libre, que le bien et le mal sont des choix qu'il fait de façon arbitraire entre des comportements dont celui qu'on présente comme le "bon" est étayé par un attirail imposant de trônes et d'autels par ceux qui ont intérêt à le faire.

Il existe un obstacle majeur à la diffusion in- considérée des lumières: c'est "l'athée pauvre et violent, sûr de l'impunité", qui serait "un sot s'il ne vous assassine pas pour vous voler votre argent".¹ Devant cet intrus

¹Histoire de Jenni, p. 109.

inquiétant, les philosophes ne sont pas unanimes: "Les hommes en général ne sont pas plus faits pour la liberté que pour la vérité" lisons-nous dans la correspondance de Grimm avec Diderot; "L'un et l'autre de ces biens inestimables appartiennent à l'élite du genre humain, sous la condition expresse d'en jouir sans trop s'en vanter. Le reste est né pour la servitude et l'erreur; son génie l'y porte et l'y tient invinciblement enchaîné".²

C'est pourtant dans la correspondance de d'Alembert avec Frédéric II que nous trouvons l'exposé le plus lucide de cette question. A l'opposé de Louis XV, les despotes éclairés acceptent, encouragent même la discussion; on n'emploie aucune précaution dans l'expression de ses opinions, ou plutôt on les emploie en sens inverse à ce qui se passerait en France. On rivalise de formules terre-à-terre, telles que "un bon gigot de mouton est plus succulent que toute chair virginalement divine",³ ou "le sommeil et la digestion me paraissent les deux divinités bienfaisantes de ce monde".⁴ Lorsque Frédéric hasarde quelques remarques

²Grimm, Diderot, Correspondance inédite, p. 339.

³Frédéric II, Oeuvres posthumes, correspondance tome 4e, p. 82.

⁴Ibid., p. 59.

hétérodoxes -- il ne déteste ni la personne du Christ ni la morale chrétienne -- il s'entoure de mille précautions:

Quelle est cette intelligence que je marie à la matière? J'entrevois cette intelligence comme un objet que l'on aperçoit confusément à travers un brouillard; c'est beaucoup que de la deviner, il n'est pas donné à l'homme de la connaître et de la définir. Je suis comme Colomb qui se doutait de l'existence d'un nouveau monde, et qui laisse à d'autres le soin de le découvrir. . . . Après un aveu aussi sincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embrasser la défense de la religion chrétienne. . . . Jésus prêchait une bonne morale, et nous ne la pratiquons pas. . . .

Il semble alors qu'il redoute de se voir taxer de naïveté ou de sentimentalité infantile; il s'empresse d'ajouter: "Cela étant, si je défends la morale du Christ, je défends celle de tous les philosophes et je vous sacrifie tous les dogmes qui ne sont pas de lui".⁵

Il nous semble voir là le ton de deux hommes s'exprimant sans contrainte, allant même jusqu'à se confier leurs doutes. C'est pourquoi nous citerons presque tout au long cette lettre de d'Alembert qui nous semble résumer l'essentiel de la doctrine philosophique: la source de la morale c'est, à ses yeux, un "liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs";

⁵Ibid., pp. 63-4.

il voit un "amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout sacrifice moral", et il ajoute:

Un seul point, Sire m'a toujours embarrassé pour rendre absolument universel et sans restriction ce principe de la morale; c'est de savoir si ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la société et à qui la société refuse tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuse, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir, si ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autres principes de morale que la loi, et comment on pourrait leur persuader que leur véritable intérêt est d'être vertueux, dans le cas qu'ils pourraient impunément ne l'être pas. Si j'avais trouvé à cette question une solution satisfaisante, il y a longtemps que j'aurais donné mon catéchisme de morale.⁶

Les solutions que propose le roi sont assez faibles: c'est l'emploi judicieux du bâton et de la carotte: le vol et l'assassinat conduisant à la potence, le pauvre aura recours plutôt à la compassion de personnes vertueuses. De plus, l'amour de la conservation, de la réputation et de la belle gloire doit le pousser à "pratiquer tout ce que la vertu a de plus sublime".⁷ L'enfant trouvé que fut le philosophe se rend compte pourtant que ces considérations mêmes peuvent mener, par exemple, à l'abandon d'un nouveau-né

⁶Ibid., p. 128.

⁷Ibid., p. 129.

à une mort possible: comment intégrer dans ce système les actions qui peuvent se faire "en cachette"?⁸ De façon assez contradictoire Frédéric considère finalement l'homme comme un "animal incorrigible";⁹ même ayant retranché de la population ceux qui ne peuvent pas être éclairés -- les laboureurs et les femmes, classés parmi les débauchés et les imbéciles, sont de ce nombre -- il n'ouvrirait pas à leur usage une main pleine de vérités, tandis que d'Alembert conclut:

Il me semble pourtant qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on est sûr d'y tenir la vérité; il faut seulement ouvrir avec sagesse et avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, et petit à petit la main est ouverte tout à fait, et la vérité en sort toute entière. Les philosophes qui ouvrent la main trop brusquement sont des fous; on leur coupe le poing, et voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée absolument, ne font pas pour l'homme ce qu'ils doivent.¹⁰

Voltaire, dans ces échanges, fait figure d'enfant tenu à l'écart de conciliabules entre adultes lorsqu'il s'agit de choses sérieuses; si l'on voit en lui un "précurseur",¹¹ si l'on admet son talent et partant son

⁸Ibid., p. 131.

⁹Ibid., p. 137.

¹⁰Ibid., p. 132.

¹¹Ibid., p. 108.

influence auprès du public, on le considère cependant comme un esprit superficiel: "Je vous réponds qu'il n'entend ni l'abc de Grotius" écrit Frédéric à propos de l'A.B.C. de Voltaire, et "que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus; cela est pédant, parce que cela est profond".¹² L'on admire l'écrivain, mais on se méfie de son tempérament instable. A propos du Philosophe ignorant Grimm remarque, en juin 1766: "ce précis demanderait une tête profonde, et à peine le Philosophe ignorant a-t-il faiblement effleuré la superficie des choses";¹³ et certaines anagrammes voltairiennes, telles que M. Tonpla pour le Platon du groupe (Diderot) ne seraient pas totalement innocentes. Des coups d'épingle de cette sorte sont sans doute monnaie courante dans tout groupe, résultat de rivalités et de jalousies inévitables; il serait faux d'y voir les signes d'une scission profonde dans le groupe philosophique. Mais à partir de 1765 les attitudes se durcissent car des divergences profondes commencent à se dessiner.

Lorsqu'on pose la question de savoir dans quelle mesure Voltaire était, du point de vue philosophique, un

¹²Ibid., p. 96.

¹³Grimm, Correspondance, VII, 51.

bien-pensant, l'on se retrouve devant un problème complexe. C'est le problème essentiel à résoudre pour présenter de façon claire la pensée voltairienne. Malheureusement, c'est là surtout que les contradictions nous guettent. Nous en trouvons déjà chez les contemporains de Voltaire: à propos du Christianisme dévoilé Voltaire écrit: "Pourquoi ôter aux hommes le frein de la crainte de la divinité? . . ." Il distingue la religion de l'abus de la religion,¹⁴ tout comme il le fera dans Du Système de la nature où il distinguera la religion de la superstition;¹⁵ mais voici l'interprétation de Bachaumont: Voltaire "réfute si mal le philosophe qu'il prétend combattre que ce pamphlet peut passer pour le traité d'athéisme le plus formidable, par l'adresse avec laquelle le sieur de Voltaire a rapproché les divers arguments de son adversaire, qui restent dans toute leur force . . . l'athéisme, ainsi dégagé . . . enrichi de toutes les grâces du style et de tout le piquant de la satire, va se répandre. . . ." ¹⁶ Linguet au contraire nous décrit un Voltaire "dans l'âge de la pusillanimité, obsédé

¹⁴M XXXI, p. 133.

¹⁵M XVIII, p. 374.

¹⁶Cité par Naville dans D'Holbach et la philosophie, p. 113.

de tous les enfants perdus, et de toutes les commères philosophiques", maintenu dans un tourbillon constant dont on l'étourdit pour "déguiser la guerre qu'on faisait à sa santé, à sa vie, et à son jugement":¹⁷ et il cite une lettre de Mallet du Pan qui contredirait l'interprétation de Bachaumont:

. . . il y avait en lui deux doctrines, l'une pour le public, l'autre pour l'intérieur, . . . le Voltaire du cabinet était bien différent du courtisan des Encyclopédistes. Il craignait plus que personne leur doctrine et leur caractère; mais il les regardait comme le support du piédestal sur lequel il était monté . . . il n'y a jamais eu, entre gens de lettres, de marché plus curieux que celui qui liait M. de Voltaire à M. d'Alembert.¹⁸

L'on affirme tenir la vérité dans le creux de la main, mais on se renvoie les mêmes reproches: "le Philosophe ignorant . . . dit à tout moment . . . : Je comprends, lorsque sa conscience lui dit certainement et nettement: Je ne comprends pas",¹⁹ écrit Grimm; et Voltaire: "Pourquoi dire tout haut: je sais quand on se dit tout bas: J'ignore?"²⁰

¹⁷Linguet, Annales politiques, civiles et littéraires, VII, 384.

¹⁸Ibid., p. 387.

¹⁹Grimm, Correspondance, VII, 51.

²⁰M XVIII, p. 374.

Voltaire fut-il déiste, théiste, athée, partisan d'un énigmatique dieu "nocturne",²¹ fidèle au fond à la religion de son enfance? Cette dernière hypothèse est soutenue par M. Noyes;²² pour M. Guillemin elle serait à exclure, étant donné, entre autres, l'état d'une église dont les "prêtres . . . se divertissent avec les mondains des gris-gris dont ils vivent"; comme M. Besterman, Guillemin n'est pas sûr que "son Architecte soit autre chose qu'une abstraction"; si Voltaire s'alarme devant les écrits d'un d'Holbach ou d'un La Mettrie, c'est par crainte d'ôter un frein utile au peuple;²³ notons cependant que lorsque Voltaire évoque l'athée pauvre et violent que nous avons mentionné plus haut, il écrit à la même page: "Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition, à laquelle ils veulent tout immoler? Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravailac fanatique".²⁴ Il est vrai qu'il s'agit là encore de l'argument utilitaire. Mais le déisme de Voltaire est foncier, sincère, chaleureux, permanent pour MM. Pomeau, Lanson ou Bénac. . . .

²¹Pomeau, La Religion de Voltaire, p. 430.

²²Noyes, Voltaire.

²³Guillemin, "François-Marie Arouet, dit Zozo", p. 82.

²⁴Histoire de Jenni, p. 109.

Chacun de ces auteurs présente des arguments dont on ne peut nier le poids; mais la certitude ne jaillit pas de leur somme pour autant; M. Besterman estime, par exemple, que le contenu du terme "déiste", tel qu'il est employé par Voltaire, rend les discussions sur la religion de Voltaire oiseuses, car une fois qu'on a admis qu'il y a, pour Voltaire, un résidu d'insaisissable dans l'univers, au delà du travail de l'intelligence humaine, on a tout dit sur cette question: Son insistance sur l'utilité sociale du concept de Dieu "clearly indicates his own disbelief";²⁵ Voltaire n'aurait substitué le terme "théiste" à "déiste" que par prudence, au moment où il est devenu apparent que pour les philosophes "déisme" et "athéisme" sont des termes interchangeables:²⁶ "Let there be no mistake about it: Voltaire was by no means a man god-obsessed. His references to the subject are relatively few",²⁷ écrit M. Besterman dans son Voltaire, après avoir écrit à la page précédente: "Is there a god? . . . This is a subject to which Voltaire often returned";²⁸ M. Besterman considère

²⁵ Besterman, Voltaire, p. 223.

²⁶ Ibid., p. 213.

²⁷ Ibid., p. 209.

²⁸ Ibid., p. 207.

aussi La Religion de Voltaire de René Pomeau comme de loin le meilleur ouvrage sur ce sujet:²⁹ or, M. Pomeau démontre, au long de 462 pages, que le déisme voltairien fut une "passion", un "acharnement de toute une vie", une "manie". Voltaire "s'enthousiasme"; il "adore";³⁰ il exhibe, en un mot, "un mysticisme inhibé".³¹ Ame "difficile à pénétrer . . . ses carnets de notes de disent pas un mot de ses sentiments intimes"³² note M. Pomeau; nous y trouvons pourtant le fragment suivant: "J'ai tant de religion que je ne suis pas de la"³³ je crois en dieu le père tout puissant. Ce n'est pas assez, je l'aime malgré les théologiens de ta bande qui ont tous dit qu'il n'était pas nécessaire de l'aimer".³⁴ Et c'est dans les carnets qu'on a le plus de chance, selon M. Besterman, de retrouver le vrai Voltaire.³⁵ Il est totalement invraisemblable de croire une lettre où il est question d'une fausse couche de Mme Denis, enceinte des oeuvres de Voltaire, destinée à

²⁹ Ibid., p. 210.

³⁰ Pomeau, La Religion de Voltaire, p. 455.

³¹ Ibid., p. 456.

³² Ibid., p. 455.

³³ En blanc dans le texte.

³⁴ Voltaire, Notebook II, p. 606.

³⁵ Besterman, Voltaire, p. 215.

la publication; et c'est là que Voltaire écrit: "si . . . Dieu, qui est bon, nous faisait la grâce de réparer le malheur. . . ." ³⁶ Les termes de "tendre reconnaissance" envers ceux qui l'ont élevé reviennent sous sa plume dans sa jeunesse lorsqu'il écrit au père Porée, qu'il prie de le regarder "comme un fils qui vient après plusieurs années présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il apprit autrefois de lui". ³⁷

Apparemment, lorsque son émotivité prédomine, Voltaire croit à un Dieu bon et paternel; ce sentiment englobe même ses anciens maîtres; pour la bonne marche de la société, il prône le rémunérateur-vengeur auquel il ne croit que par intermittences; ni le désir, ni le besoin, cependant, ne prouvent l'existence de leur objet; cet objet étant par sa nature au delà des bornes de la raison humaine, toute affirmation transgressant ces bornes lui semble malhonnête; c'est pourquoi il rejette le "Dieu sensible au coeur" de Pascal. Puisque Voltaire a choisi sur le plan de la raison, il devrait, s'il était conséquent,

³⁶ Stern, Voltaire et sa nièce Mme Denis, p. 77.

³⁷ Best. D 381 et 392.

admettre que le coeur et la raison sociale doivent s'accommoder de ce choix. C'est ce qu'il n'admet jamais tout à fait; et c'est peut-être là la source des équivoques. C'est peut-être aussi ce qui rend la religion de Voltaire "fade"³⁸ ou "vide", "sèche", "stérile",³⁹ aux yeux de certains critiques.

La nature active de Voltaire ne peut s'accommoder du scepticisme au delà du point où il devient une entrave à l'action. Au delà du doute aussi bien que d'un optimisme qui n'est qu'une illusion stérile, Voltaire adopte, comme le note M. Conlon, "the resolute attitude of a meliorist";⁴⁰ il est homme d'action et c'est encore par cette "puissance des impurs"⁴¹ qu'il prête le flanc à des interprétations très diverses: pour Michelet il est "celui qui souffre, celui qui a pris pour lui toutes les douleurs des hommes, qui ressent, poursuit toute iniquité. Tout ce que le fanatisme et la tyrannie ont jamais fait de mal au monde, c'est à Voltaire qu'ils l'ont fait. Martyr, victime

³⁸ Ehrard, L'Idée de nature, p. 76.

³⁹ Chapitre Voltaire, par M. L. Crouslé dans Histoire de la langue et de la littérature française, Petite de Juleville, VI, 84-170.

⁴⁰ P. M. Conlon, "Bicentenary: Voltaire's 'Candide' 1759-1959", 20-29, 28.

⁴¹ Pomeau, Religion de Voltaire, p. 354.

universelle, c'est lui . . . que le parlement de Toulouse roua avec Calas. . . ."42 Brunetière aussi mentionne son "horreur viscérale de la torture":43 Voltaire en effet bondit devant le supplice infligé à La Barre: un tel supplice, totalement déplacé dans le cas d'"enfants qui ont chanté des chansons blasphématoires"44 conviendrait plutôt à un "empoisonneur".45 Grâce à Voltaire, il y aura "quelque chose de changé, dans les esprits des hommes, après l'affaire Calas"46 écrit M. Pomeau; tout comme "quand on saura que MM. de Voltaire, d'Alembert, Grimm et Diderot ont absous Catherine de l'assassinat de son impérial époux, il y aura quelque chose de changé en Europe",47 d'après M. Bluche. Selon M. Cresson, l'élément essentiel du penseur

42Michelet, Histoire de la révolution française, I, 56.

43Brunetière, Etudes critiques, 4e série, p. 312.

44M XXV, p. 504.

45Ibid., p. 516.

46Pomeau, Religion de Voltaire, p. 328.

47Bluche, Le Despotisme éclairé, p. 172.

authentique fait défaut à Voltaire: cet élément serait la recherche désintéressée de la vérité.⁴⁸ C'est pourtant l'engagement de Voltaire qui fait sa grandeur pour M. Besterman; M. Pomeau, qui concède à Brunetière le droit de s'opposer à l'idéologie de Voltaire, mais conteste son affirmation que Voltaire n'avait pas le sens du mystère⁴⁹ n'aborde pas, nous semble-t-il, le fond véritable de la critique de Brunetière quand celui-ci écrit: "Quand il impute au 'fanatisme' des maux qui tiennent à la condition même de l'humanité, Voltaire ment et il sait qu'il ment".⁵⁰ M. Pomeau admet pourtant le "fanatisme à rebours"⁵¹ qu'ont aussi reproché à Voltaire ses contemporains, comme Mme Du Deffand qui lui écrit: "le fanatisme dans tous les genres fait dire et faire bien des absurdités",⁵² ou comme le cardinal de Bernis: ". . . vous avez toujours été l'ennemi du fanatisme, et vous pensez sûrement que si le

⁴⁸Cresson, Voltaire, p. 40.

⁴⁹Pomeau, Religion de Voltaire, p. 218.

⁵⁰Brunetière, Etudes, p. 318.

⁵¹Ibid., p. 312.

⁵²Du Deffand, Correspondance, p. 427.

fanatisme qui s'arme en faveur de la religion est dangereux, celui qui s'élève pour la détruire n'est pas moins funeste".⁵³

Il est sans doute inconséquent pour l'auteur du Traité sur la tolérance ou du Tombeau du fanatisme d'exiger qu'on brûle Rousseau, qu'on embastille La Beaumelle, qu'on envoie son curé aux galères,⁵⁴ ou même d'injurier comme il le fait ceux qui se permettent de le mettre en question. Souvent Voltaire moraliste fait songer à la fable des vêtements de l'empereur; on ne peut mieux faire le point sur cette question, nous semble-t-il, qu'en renvoyant à la conclusion du chapitre "Delenda Carthago" de La Religion de Voltaire de M. Pomeau: "Jamais les intentions de Voltaire ne sont simples, jamais ses actions ne sont pures. Il n'est pas de ceux qui s'imposent par la netteté de leur âme et de leur conduite. Mais il a, à un degré éminent, cette puissance des impurs qui résulte d'une action mêlée. . . ." ⁵⁵

Action mêlée, sans doute, que de qualifier La Nouvelle Héloïse de galimatias répugnant au public et

⁵³ Masson, Le Cardinal de Bernis, p. 68.

⁵⁴ Pomeau, La Religion de Voltaire, p. 312.

⁵⁵ Ibid., p. 354.

l'Emile de "fatras d'une sottise nourrice",⁵⁶ tout en employant les mêmes procédés pour, justement, plaire à ce public; il est vrai que Voltaire croit déceler le même procédé dans la Profession de foi du vicaire savoyard, où il note, devant une démonstration par Rousseau de la nécessité d'une approche rationnelle en matière de religion: "tout ce discours se trouve mot à mot dans le poème sur la religion naturelle et dans l'épître à Uranie".⁵⁷ Lorsque Rousseau écrit, toujours dans la Profession, "M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, et je me considère avec une sorte de frémissement, jeté, perdu dans ce vaste univers, et comme noyé dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni entre eux, ni par rapport à moi . . .", Voltaire note: "imité des pensées de Pascal";⁵⁸ mais le tableau de la condition humaine, dans L'Ingénu, a des résonances qui suggèrent irrésistiblement le "superbe ennemi"⁵⁹ de Voltaire:

⁵⁶ Bernard Bouvier, "Notes inédites de Voltaire sur la profession de foi du vicaire savoyard", 272.

⁵⁷ Ibid., p. 279.

⁵⁸ Ibid., p. 277.

⁵⁹ Mauriac, Mes grands hommes, p. 49.

comme l'homme en général, l'ingénu, "venu d'un autre monde"⁶⁰ ne savait ni "qui il était" ni "où il allait": "il était venu, et allait s'en retourner".⁶¹ "Egarés dans un vaste labyrinthe sans fil et sans issue"⁶² les hommes courent dans une "nuit profonde, sans jamais de rencontrer".⁶³ Dans "l'abîme infernal"⁶⁴ où ils sont plongés, tous les jours ils vont "à la découverte, et ils ne découvrent rien".⁶⁵ Ne croit-on pas entendre un écho de cette pensée: "Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis, . . . abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là. . . . Qui m'y a mis?"⁶⁶ lorsque Voltaire écrit: "Nous sommes . . . dans les fers, sans savoir qui nous y a mis, sans pouvoir même le demander",⁶⁷

⁶⁰ L'Ingénu, p. 26.

⁶¹ Ibid., p. 2.

⁶² Ibid., p. 34.

⁶³ Ibid., p. 28.

⁶⁴ Ibid., p. 26.

⁶⁵ Ibid., p. 34.

⁶⁶ Pascal, Oeuvre, p. 848.

⁶⁷ L'Ingénu, p. 38.

tandis que "Jupiter et Saturne roulent dans ces espaces immenses" et que "des millions de soleils éclairent des milliards de mondes. . . ."68

Les mondains perdent une infinité d'heures précieuses dans un état "mitoyen entre la vie et la mort";⁶⁹ la course au divertissement étouffe le germe de la réflexion dans les natures superficielles et les entraîne à l'hypocrisie; témoin ce discours de Mlle de Kerkabon où le devoir d'aller sauver son neveu et la préoccupation du salut de son âme s'entremêle d'exclamations telles que "je n'ai jamais vu Versailles ni Paris",⁷⁰ ou "En vérité, il faut aller à Paris". C'est bien le divertissement qui corrompt la nature, bonne à l'origine, de St Pouange, et c'est "en silence", dans une chambre "comme un mort . . . dans un cimetière"⁷¹ que l'ingénu devient un homme; cette humanité dans les fers, perdue dans le silence éternel

⁶⁸Ibid., p. 32.

⁶⁹Ibid., p. 6.

⁷⁰Ibid., p. 34.

⁷¹Ibid., p. 25.

d'espaces infinis, attendant une mort inévitable, s'étourdissant par le bruit et l'agitation pour éviter d'y penser, a une allure pascalienne; pascalien aussi le ton de fausse naïveté du provincial ébahi devant les subtilités théologiques des jésuites, éconduit parce que "Madame la Maréchale de . . . et Madame la Marquise de . . ." ⁷² -- ou Mademoiselle du . . . ⁷³ -- viennent d'arriver.

En 1767 la brèche avec l'aile athée n'est pas encore consommée; même s'il devient apparent que la logique de la pensée philosophique doit aboutir, pour certains, au delà d'une ligne que Voltaire ne voudra jamais franchir, le prestige de celui-ci, qui est à son apogée, peut encore lui faire espérer de les ramener à ses vues. Mais déjà il pourrait se sentir, à certains égards, plus proche du Rousseau de la Profession de foi du vicaire savoyard, ou même d'un certain Pascal des Pensées que de certains jeunes Turcs de son bord. Voltaire voulait relier "une cinquantaine de pages" de l'Emile "en maroquin"; ⁷⁴ lorsque le prince de Ligne s'amusait à interrompre les déclamations

⁷²Pascal, Oeuvre, p. 472.

⁷³L'Ingénu, p. 34.

⁷⁴Bouvier, "Notes inédites de Voltaire sur la profession de foi", 284.

de Voltaire contre le "monstre" Rousseau au moment où il "lui en voulait le plus", en prétendant voir arriver Rousseau dans la cour du château, Voltaire s'écriait d'une voix "sépulchrale": "où est-il, le malheureux? . . . Qu'il vienne, voilà mes bras ouverts . . . tout ce que j'ai est à lui. . . ." ⁷⁵ Sans vouloir à aucun prix s'aventurer dans la polémique au point d'encourir le sort de Rousseau, la sensibilité mercurielle de Voltaire pourrait réagir avec sympathie, par moments, devant ce Huron qui dit ce qu'il pense, qui, lui au moins, est déiste, et dont la vieillesse solitaire s'invente un fils tandis que Voltaire appelle M. et Mme Dupuits "mon fils" et "notre enfant" dans ses lettres à "maman Denis" ⁷⁶ ou à Mme Du Deffand. ⁷⁷ Il pourrait même être sensible à la fraîcheur des idylles rousseauistes dans un monde peuplé de comtes de *** et de marquises de Merteuil. Il s'agit, après tout,

⁷⁵ Graffigny, Lettres, p. 336.

⁷⁶ Best. D 15403.

⁷⁷ Best. D. 14739.

du même Voltaire qui admet, contre l'église, être allé quelquefois "trop loin",⁷⁸ qui s'en excuse en avouant avoir aimé, dans sa jeunesse, s'imaginer le pape "dansant en cotillon" avec le grand lama, "au sortir de la messe", tandis que Bossuet embrasserait Fénelon,⁷⁹ et qui conclut:

. . . Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Chloris, et faisons des chansons.⁸⁰

Il y a peut être quelque anachronisme à attribuer un contenu moderne sans transposition aux termes employés sous l'ancien régime; la diffusion des lumières évoquait alors des estampes ou des vertus aux formes généreuses couronnaient les philosophes de lauriers plutôt que les tableaux où l'horrible se mêle à l'abject qu'évoquent pour nous les réformes et les révolutions qui en résultent, tels que les diffusent sans fard les informations filmées ou télévisées. L'entreprise d'écraser l'infâme n'évoquait pas davantage "le dernier pape d'une Europe totalement déchristianisée, faisant la queue à un commissariat, vêtu

⁷⁸M. X, p. 183.

⁷⁹Ibid., p. 186.

⁸⁰Ibid.

d'une gabardine tachée, et tenant de cette main où brille encore l'anneau du pêcheur, une valise de carton".⁸¹ Le despotisme ou la Bastille n'évoquaient pas des camps où des êtres squelettiques attendent une mort bureaucratique, anonyme et triviale; tandis que l'on disserte d'engagement et de boulets tirés contre la Bastille, les victimes de tant de tyrannie chantaient, avec le Huron:

Vous me charmez;
 Vous emflammez
 Jusques à l'air que je respire.

.
 Mais en jouissant, je désire.
 Quel est ce désir?
 D'où naît ce plaisir.
 C'est un délire
 Le vrai délire,
 L'heureux délire du plaisir.⁸²

Et on reprenait en chœur, avec mesdemoiselles de Kerkabon et de Saint-Yves:

Dans quel canton
 Est l'Huronie? Est-ce en Turquie?
 En Arabie?
 Eh! non, non, non.
 En Laponie?
 Eh! non, non, non.
 Dans l'Huronie
 Comment vit-on?
 S'amuse-t-on?
 Y parle-t-on
 Le bas-breton?

⁸¹Mauriac, Mes grands hommes, p. 251.

⁸²Marmontel, Le Huron, p. 655 dans O.C., V, 655.

Eh! non, non, non.
 Les époux
 Sont-ils jaloux?
 Les jeunes filles
 Gentilles?
 Et oui, et non; mais c'est selon.⁸³

A cette époque, que certains définissent comme le point culminant d'un engagement féroce, à Ferney, les fêtes se terminent "par des illuminations, des chansons et des danses".⁸⁴ On présente des pièces dans un théâtre que Voltaire décrit à sa nièce Mme de Fontaine comme "mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris".⁸⁵ Dans L'Orphelin de la Chine, Voltaire joue Gengis Khan: "un spectateur", écrit-t-il avec fierté à d'Argental, "disait que je ressemblais à Gengis Khan comme deux gouttes d'eau et que j'avais le geste tout à fait tartare".⁸⁶ Pour mesurer l'écart entre l'époque de Voltaire et la nôtre, il faudrait peut-être tenter de se représenter un écrivain en lutte contre un régime totalitaire écrivant à ses amis sur

⁸³ Marmontel, Oeuvres complètes, V, 662.

⁸⁴ Stern, La nièce de Voltaire, p. 255.

⁸⁵ Ibid., p. 173.

⁸⁶ Ibid., p. 179.

ce ton, tandis qu'un rédacteur de ses amis ferait chanter, par solidarité, à l'opéra de la capitale, des ariettes dans le goût de celles de Marmontel.

Il ne s'agit pas de minimiser les abus authentiques, tels que la condition du peuple ou de la minorité protestante; mais les philosophes ne voyaient pas de solution viable dans l'immédiat à la misère populaire, et pour la cause protestante Voltaire venait de mener une action qui avait fait de lui aux yeux du public, et même à ceux de la duchesse de Choiseul qui avait été si profondément choquée par les plaisanteries de Voltaire sur l'assassinat du tsar, "l'honneur et la merveille de son siècle".⁸⁷ Défenseur des Calas, appuyé dans ses projets de fonder un refuge pour les persécutés par le duc de Choiseul, en 1767 l'optimisme dans tous les domaines semble permis à Voltaire. Dans sa vie privée aussi il nous semble voir cette période comme un moment d'apaisement: son côté vieil acteur lui a toujours fait aimer les rôles de pères nobles: au milieu des villageois de Ferney, des jeunes gens qu'il reçoit, dote et marie, il joue enfin ce rôle au naturel.

Si nous voyons dans Sozame, le prieur de Kerkabon et Gordon des projections de différents aspects de Voltaire,

⁸⁷Best. D 14226.

ils ont toutefois une chose en commun: c'est la sérénité. Sozame a été "ivre de . . . gloire"; il a été orné de dignités, comblé de richesses, associé aux conseils secrets des rois. Mais ce n'est que dans l'exil qu'il a enfin trouvé "le repos qui (lui) était inconnu"⁸⁸ auprès de sa fille qui y a "pris un nouvel être".⁸⁹ Il a connu les extrêmes de l'ambition, des luttes et des honneurs. Toutes ces grandeurs ne sont qu'une "illusion fatale":⁹⁰ il a fini de les courtiser.

L'abbé de Kerkabon, "très bon ecclésiastique",⁹¹ trouve la paix dans la modération; il fait son devoir honnêtement, sans tomber dans l'excès de l'austérité ni dans une débauche crapuleuse. Il vit en paix avec tout le monde et s'accommode avec bonne humeur des criailleries de sa soeur; il apprécie en toute simplicité les plaisirs de la vie à la campagne et de la vie en général.

⁸⁸M., IV, 283-284.

⁸⁹Ibid., p. 288.

⁹⁰Ibid., p. 284.

⁹¹L'Ingénu, p. 1.

Gordon, homme serein, doux et compatissant, c'est Voltaire dans son rôle de maître, d'initiateur. Rejeté par l'église dont il fait partie, comme Voltaire par la "synagogue", il est sans rancune, prêt au contraire à aider les autres dans leurs malheurs; le renoncement, le recueillement lui sont naturels au point qu'il peut passer deux ans en prison dans la solitude sans jamais avoir un seul "moment de mauvaise humeur";⁹² en un mot Gordon est un exemple de morale évangélique sous son aspect le plus pur. Il sait beaucoup; il prodigue sa science au jeune homme; c'est lui qui fait de ce Huron un Français cultivé. Quoi qu'en pense M. Brumfitt,⁹³ tout cela est apparent à partir de la première ligne où Gordon est présenté; sa conversion au déisme n'est qu'une preuve finale de l'ouverture d'esprit qu'il manifeste dans chacun de ses discours. Elle se fait d'ailleurs avec une aisance qui semblerait insinuer que le chrétien authentique, celui qui résiste aux sollicitations de l'orgueil et de l'avidité de domination, est déjà, au fond, un déiste qui s'ignore.

⁹²L'Ingénu, p. 27.

⁹³Ibid., préface, p. XXV.

L'ingénu lui-même, nous l'avons déjà signalé, ressemble par bien des côtés au jeune Voltaire. Sans jamais oublier la mort de la femme qu'il a aimée, il se lancera dans l'action et acquerra ainsi l'équilibre et la sérénité.

La lecture de Malebranche lui fera faire cette réflexion, qui nous semble résumer le ton de L'Ingénu: "il est plus aisé de détruire que de bâtir".⁹⁴ Cette remarque n'est pas jetée au hasard: elle est soulignée par l'étonnement du maître devant la maturité d'esprit du jeune homme qui lui fait faire, à son âge, une "réflexion qui n'appartient qu'aux âmes exercées"; elle fait concevoir à Gordon "une grande idée de son esprit", et l'incite à s'attacher "à lui davantage". Malebranche, que Voltaire classe avec Pascal parmi les "sages",⁹⁵ a intitulé Que nous voyons toutes choses en Dieu l'un des chapitres de La Recherche de la vérité; le titre du Commentaire sur Malebranche de Voltaire est Tout en Dieu. Voltaire a travaillé au long de toute sa vie à la destruction

⁹⁴L'Ingénu, p. 27.

⁹⁵Voltaire, Oeuvres historiques, p. 1167.

de la religion établie. Mais lorsque Diderot et d'Holbach franchiront l'étape du déisme pour prôner l'athéisme, Voltaire leur jettera un défi sans équivoque:

Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,

 . . . Tu seras méprisé.
 -- Soit. -- Nous insulturons à ton génie usé.
 J'y consens. -- Des fatras de brochures sans nombre
 Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre
 -- Je n'en sentirai rien. . . .96

Malebranche, Pascal, Rousseau, ont tous fini par faire un choix. Celui de Rousseau, les questions d'inimitié personnelle mises à part, est le même que celui de Voltaire: c'est un déisme teinté d'émotion; leur sensibilité vibre à l'unisson dans des apostrophes telles que: "Etre des êtres, je suis parce que tu es. . . ."97

Nous ne prétendons pas que Voltaire ait transigé tant soit peu sur ses principes fondamentaux lorsqu'il a écrit L'Ingénu; rien ne permet de croire que Voltaire ait jamais dévié du credo exprimé dans cette lettre à Damilaville du 18 février 1768:

⁹⁶M. X, pp. 184-185.

⁹⁷Pomeau, Religion de Voltaire, p. 343.

"Voici, après de mûres réflexions, le jugement que je porte de la religion chrétienne: je la trouve absurde, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, facilitant et même autorisant les rapines, les séductions, l'ambition, l'intérêt de ses ministres, et la révélation des secrets des familles. Je la vois comme une source intarissable de meurtres, de crimes et d'atrocités commises sous son nom. Elle me semble un flambeau de discorde, de haine, de vengeance, et un masque dont se couvre l'hypocrite pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité lui est utile. Enfin j'y vois le bouclier de la tyrannie contre les peuples qu'elle opprime, et la verge des bons princes quand ils ne sont point superstitieux. Avec cette idée de votre religion, outre le droit de l'abandonner, je suis dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer et de l'avoir en horreur, de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent, et de vouer à l'exécration publique ceux qui la soutiennent par leurs violences et leurs superstitions."⁹⁸

Mais, devant l'hostilité tacite de Diderot, devant l'assurance méprisante de d'Holbach, Voltaire nous semble rejeté vers une réévaluation de la grandeur de l'effroi cosmique de Pascal, du mysticisme de Malebranche, ou du déisme évangélique du vicaire savoyard. Il prononce un: "qu'ils viennent! voilà mes bras ouverts" dicté par une impulsion émotive et passagère d'une part, et par des considérations tactiques de l'autre. Le problème de la réaction possible des cordonniers et des servantes⁹⁹ n'est

⁹⁸Best. D 14738.

⁹⁹Best. D 15199.

toujours pas résolu; de plus, le tempérament de Voltaire nous semble plus à l'aise dans la contestation que dans l'accord béat; et la philosophie était devenue, à cette époque, un lieu commun si nous en croyons Walpole, qui écrit à Mme Du Deffand en 1770: "Quand tout le monde était dans l'aveuglement, il fallait peut-être un effort pour se mettre au dessus des préjugés; mais quel mérite y a-t-il à n'en point avoir, quand c'est ridicule que d'en avoir? On sait si peu, qu'il ne demande pas beaucoup de génie pour avouer qu'on ignore de tout; et voilà le sublime des philosophes modernes. . . ."100

Dans L'Ingénu l'infâme, parmi les gens simples de la campagne bretonne, a une allure bien innocente: les cérémonies religieuses, telle que le baptême, donnent lieu à de joyeux festins. Les dames vont chez le coiffeur et se font faire de jolies robes; on rit, on boit, on dit de bons mots; le prieur et l'évêque contribuent chacun le leur, et le jésuite, qui connaît bien ses humanités, y va du sien sur la virilité d'Hercule, patron du nouveau baptisé; tout se passe avec "toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément possibles";¹⁰¹ cela évoque

¹⁰⁰Du Deffand, Correspondance, II, 27.

¹⁰¹L'Ingénu, pp. 13-14.

les festivités qui marquent, à Ferney, la fête de St François, saint patron de Voltaire.¹⁰² Les ecclésiastiques campagnards écouteront avec une naïveté d'"enfants qui entendent des histoires de revenants"¹⁰³ les récits où se manifestera la corruption de la capitale.

Ce sont les prêtres qui sont les gardiens de la tradition dans L'Ingénu; ce sont eux qui sont chargés d'initier le sauvage à la civilisation: l'abbé de Saint Yves lui apprend le respect des lois;¹⁰⁴ Gordon "perfectionne en lui . . . la nature"¹⁰⁵ et surtout, il lui apprend la morale par son exemple.

Tandis que la première esquisse du conte lançait un défi à la morale chrétienne en présentant l'adultère comme un problème étranger aux hommes éclairés, dans L'Ingénu II les péripéties sont provoquées soit par des actions de pure convention, soit réprochées par la morale

¹⁰² Stern, La nièce de Voltaire, p. 247.

¹⁰³ Ibid., p. 48.

¹⁰⁴ L'Ingénu, p. 18.

¹⁰⁵ Ibid., p. 34.

chrétienne. L'abbé de St Yves joue le rôle-type du père/tuteur/oncle de comédie, qui veut faire épouser un jeune homme riche/noble/dévot à sa fille/pupille/nièce, tandis qu'elle a jeté son dévolu sur un autre; Voltaire ne se donne même pas la peine d'insinuer que le bailli et son fils soient dévots. L'abbé de St Yves, d'ailleurs, se repentira de son rôle même avant la mort de sa soeur. Si le pape cause tous les malheurs des huguenots et des jansénistes, les malheurs des jeunes protagonistes de L'Ingénu arrivent soit par la carence du pouvoir et l'absence de lois, soit par des passions que réproouve sans équivoque la morale chrétienne. Ces passions, qui ont fourni bien des sujets de sermons, sont la cupidité,¹⁰⁶ le culte des idoles du pouvoir et de la beauté,¹⁰⁷ l'abus du pouvoir et la poursuite effrénée de la jouissance. Dans ce contexte il ne faut pas oublier qu'un écrit tel que L'Ingénu n'est pas destiné à un petit groupe d'initiés, mais au grand public, celui qui aime à s'indigner et à s'attendrir. Transposé en mélodrame, c'est le libidineux St Florentin qui serait hué par ce public: c'est lui qui désole les héros, jeunes,

¹⁰⁶L'Ingénu, p. 51.

¹⁰⁷Ibid., p. 39.

beaux et vertueux, et les bons prêtres, leurs gardiens. Les passions dénoncées sont celles de tous les hommes; elles ne sont aucunement réservées aux "fanatiques".

Les seuls ecclésiastiques qui sont attaqués avec une véritable amertume, ce sont les jésuites intrigants de la cour et sa périphérie. M. Pruner a déjà souligné l'in vraisemblance de la supposition que cette attaque soit le thème central du conte, puisque les jésuites sont déjà exilés depuis plusieurs années.¹⁰⁸ Dans cette perspective, l'attaque de Voltaire contre un ennemi hors d'état de nuire pourrait être l'équivalent de l'attribution d'un écrit dangereux à un auteur mort, c'est-à-dire une façon inoffensive de se dédouaner devant les philosophes.

Plutôt qu'un écrit sombre et engagé à outrance, L'Ingénu nous semble une réflexion inquiète devant la tendance de la nouvelle vague philosophique à tout détruire sans songer aux conséquences. Voltaire fait ses porte-parole de deux ecclésiastiques; l'un d'eux démontre qu'un prêtre raisonnable, ayant le sens de la mesure, peut faire du bien et en tout cas ne fait de mal à personne; l'autre est un saint homme dont le seul contact édifie; il lui suffit de tempérer la sévérité de sa morale devant l'amour

¹⁰⁸ Pruner, "Recherches sur la création romanesque dans L'Ingénu", 5.

et d'adopter un déisme qu'il n'est pas nécessaire d'afficher bruyamment pour devenir un modèle de pasteur bienfaisant. Pour que tout aille bien, ou du moins passablement, il suffirait d'un "sage prince" qui promulguerait de bonnes lois et qui saurait "réduire les apédeutes linostoles à ne pouvoir faire que du bien"; il faudrait "soutenir les pastophores et les contenir".¹⁰⁹

En allant trop vite et trop loin dans la négation, l'on risque de déchaîner des passions funestes à l'ordre; déjà les doctrines qui devaient être réservées à l'élite sont monnaie courante parmi les femmes de chambre et les perruquiers.¹¹⁰ Même s'il n'est pas très conséquent, le déisme de Voltaire semblerait sincère. De plus, Voltaire vieillit; il a une grande culture et une connaissance approfondie de l'histoire. Faguet et Brunetière eux-mêmes reconnaissent l'étendue de son savoir. Tout cela militerait contre l'adoption de sa part d'un optimisme superficiel.

Il nous semble que l'attitude de Voltaire, telle qu'elle se manifeste dans L'Ingénu, pourrait être résumée

¹⁰⁹ L'Ingénu, p. 39.

¹¹⁰ Palmer, Catholics and Unbelievers, p. 214.

de la façon suivante: dans la mesure où ils remplissent leurs fonctions déceimment, sans troubler l'ordre public par des controverses absurdes, les prêtres font un travail utile. Les jansénistes ont le tort de s'être adonné avec passion à de telles controverses. Mais leur enseignement moral a produit des hommes supérieurs. Si l'église sait s'ouvrir à l'esprit nouveau, si elle est contenue avec fermeté, il faut la soutenir -- provisoirement -- dans son rôle de gardienne de la culture et de la morale.

De plus, Voltaire s'apparente aux grands hommes de Port Royal par un côté qu'il proclame explicitement à propos de Racine, et implicitement à propos de Pascal: c'est un style bref, lucide, ferme, à l'opposé du ton plat qui est en train d'envahir la littérature, ton qu'il ne peut s'empêcher de parodier par moments en glissant dans ses contes quelques évanouissements, tantôt simultanés, tantôt en série.¹¹¹

Dans l'échelle de valeurs d'un homme de lettres, une telle considération, si elle n'implique aucune adhésion idéologique, doit créer un courant de sympathie secrète qu'on aurait sans doute tort de sous-estimer.

¹¹¹L'Ingénu, Histoire de Jenni, pp. 36 et 83.

CONCLUSION

S'il y a dans chaque vie un moment où les événements se rencontrent de façon à paraître révéler le sens d'une destinée, telle est dans la vie de Voltaire l'époque où il écrit L'Ingénu, et ce sens apparaît très positif.

Une longue lutte pour instaurer la tolérance semble devoir aboutir enfin sous l'égide d'un ministre éclairé. Le prestige de cette victoire rejaillit sur Voltaire. C'est le moment où sa conception des lumières semble triompher. Il n'est pas encore évident que bientôt, contre le jugement de Voltaire, on ira dans la négation bien au delà des bornes admissibles à ses yeux.

Confiant dans cet équilibre qu'il ne sait pas encore précaire, Voltaire nous semble regarder d'un oeil relativement serein des doctrines et des institutions qu'il avait combattues par ailleurs avec férocité. Les mérites du primitivisme, de la sensibilité, et même de certaines institutions et écrits religieux, sont évalués avec impartialité. On ressent, dans L'Ingénu, l'attrait de la sérénité, quelque chose comme la tentation du bien de Voltaire. Et surtout il nous semble attiré par le système d'éducation de Rousseau.

Une telle proposition peut sembler paradoxale:

le thème central de L'Ingénu, ce serait une présentation favorable des idées que Rousseau exprime dans La Nouvelle Héloïse et dans l'Emile. Lorsque Voltaire exige le règne des lois, cette revendication va dans le même sens que celle du Contrat Social.

L'examen de la correspondance de Voltaire en 1766, année qui précède la publication de L'Ingénu, semble condamner une telle thèse sans appel; on y trouve très peu de lettres sans allusion au "méchant fou", au "singe qui mord",¹ au "monstre",² au "Judas"³, "méprisé et abhorré"⁴ de tous; il s'agit de Rousseau. Voltaire pourrait pourtant admirer le talent de Rousseau tout en méprisant son caractère; au contraire, La Nouvelle Héloïse est un galimatias et Rousseau a abandonné ses propres enfants "pour s'attacher à l'éducation du seigneur Emile,⁵ et pour en faire un bon menuisier".⁵ Voltaire mépriserait donc

¹Best. D 13646.

²Best. D 13665.

³Best. D 13626.

⁴Best. D 13664.

⁵Best. D 13645.

également le style, les idées extravagantes et le caractère de Rousseau. "Quiconque incline à se débarrasser du cas de Rousseau" écrit à ce sujet Karl Barth avec une extraordinaire acuité,

en se fondant sur ces raisons qu'on appellera, si l'on veut, morales, peut se dire qu'il a peut-être admirablement compris le XVIII^e siècle, mais qu'il n'a rien compris à Rousseau lui-même. Or c'est précisément ainsi que l'ont "compris" tous ses contemporains les plus représentatifs, ce qu'ils n'ont pas compris se ramenant à ceci: que Rousseau, malgré le rejet et dans le rejet même qu'il faisait de leurs trésors les plus sacrés et qu'eux-mêmes condamnaient, leur appartenait en définitive et profondément comme un des leurs; sauf qu'il leur appartenait comme celui en qui ces trésors retrouvaient un avenir, qui avait revécu ce qui était à eux d'une façon toute nouvelle, l'avait réengendré sous une autre forme et avait à l'annoncer en une nouvelle langue, comme celui dont la dissidence était de telle sorte que son temps, malgré l'étonnement qu'elle lui causait, aurait dû y reconnaître sa propre espérance.⁶

Est-il permis de supposer que Voltaire ait pressenti quelque chose de cet aspect de l'oeuvre de Rousseau? Quoi qu'il en soit, on peut avancer des hypothèses plus prosaïques pour résoudre les contradictions que nous venons d'exposer: plutôt que d'attaquer assez lourdement les abus dont se rendent coupables les grands, comme le fait par exemple Bélisaire, il peut être plus habile de les placer devant un dilemme comme celui que pose

⁶K. Barth, Images du XVIII^e siècle, p. 80.

La Nouvelle Héloïse: il existe une noblesse naturelle: c'est celle que confèrent l'élévation des sentiments, le désintéressement, le courage, l'intelligence; pour la méconnaître, il faut s'avouer dépourvu de finesse, insensible aux nuances des valeurs morales, c'est-à-dire obtus, borné, plein de morgue.

Voltaire hait Rousseau pour ce que M. Gay appelle "Rousseau's act of telling the truth";⁷ si Rousseau est révolté par un écrit où l'on assimile, pour parler comme Voltaire, l'église de Jésus-Christ à de la merde,⁸ à partir de 1766 ils seront, sur de telles questions, plus proches l'un de l'autre que des philosophes athées. "Osez confesser Dieu chez les philosophes"⁹ écrit Rousseau dans l'Emile. Voltaire le fera à partir de cette époque, même s'il semble très conscient, lorsqu'il fait parler les philosophes dans Les Cabales, du fait que le marché dont parlait Mallet du Pan peut s'avérer très précaire. Dans L'Ingénu, le sauvage n'exprime aucune objection "naïve" sur le fond du "livre" qu'on lui a donné; il observe au contraire qu'on fait une infinité de choses qui n'y sont

⁷Gay, "Voltaire's Idées républicaines", StV, 6, 88.

⁸Voltaire, Sermon des cinquante, Mélanges, pp. 264-265.

⁹Rousseau, Emile, p. 634.

point, et "qu'on (ne) fait rien de tout ce qu'il dit".¹⁰

Les volte-face inattendues, faites avec une certaine inconscience, ne sont pas rares chez Voltaire. Les bons sauvages, la vertu, la sensibilité, réussissent auprès du public; Voltaire annonce gaiement aux d'Argental l'envoi d'une bergerie: "Une tragédie de bergers . . . me direz-vous, aux petites maisons, aux petites maisons, de bons bouillons, des potions rafraîchissantes comme à Jean Jacques. . . . Des larmes! On en versera. . . . Des frémissements! On en aura. . . ." ¹¹

Mais n'est pas Jean Jacques qui veut. Dans L'Ingénu, un thème rousseauiste sera traité avec les prestiges du style voltairien. Le héros du conte ne suit pas seulement le plan d'éducation élaboré par Rousseau dans l'Emile; par certains côtés son destin rappelle aussi celui de son auteur. Jeune homme d'origine obscure, confuse à tous les points de vue: nationalité, religion, appartenance de classe, le Huron, comme Rousseau, débarque en France par hasard. Tenté, à cause des déboires qu'il essuie, de devenir un révolté asocial et haineux, il est sauvé par un prêtre déiste par sa doctrine mais chrétien par sa morale. Initié au savoir par cet homme, mais aussi par Voltaire -- auquel il écrivait en

¹⁰ L'Ingénu, p. 16.

¹¹ Best. D 13676.

1756: "mon coeur écoutait avidement le vôtre . . . vous honorant comme un Maître",¹¹ Rousseau devient un philosophe. Amoureux d'une femme à qui son rang ne lui permet pas d'aspirer, il la perd comme le Huron, séduite par un bellâtre de cour; St Pouange ou St Lambert, le même qui a causé la mort de la maîtresse de Voltaire.

Partisan de la simplicité, Rousseau fait partie, au même titre que Voltaire, de la république des lettres. Simplement, il défend un point de vue différent. Dans L'Ingénu, ces points de vue se rejoignent: Rousseau admet avoir appris, par les livres, à faire un bon emploi de ses talents. Voltaire ne peut manquer de voir le parti que peut tirer la philosophie d'un système d'éducation qui n'impose à l'enfant qu'un minimum d'études théoriques. Pas de superstition; le déisme gravé dans les coeurs et la morale raisonnable qui en découle s'épanouiront sans entraves chez le Huron à l'instar d'Emile. Les valeurs préconisées par Voltaire et par Rousseau se complètent pour faire, de la brute, un homme accompli.

Parmi les écrits de Voltaire, c'est dans L'Ingénu plus que dans tout autre que M. Pappas voit une évolution vers le rousseauisme; c'est là qu'on verra Voltaire

¹¹Rousseau, Lettre à Monsieur de Voltaire, O.C., IV, 1059.

"accepter les termes de Rousseau et la conséquence qu'il tire de son sensualisme".¹²

Quelles que soient les raisons qui poussent Voltaire à participer dans la campagne contre Rousseau -- crainte de l'isolement, ressentiment, ou légèreté d'une époque où la tragédie authentique jouxte la chansonnette, un peu comme au théâtre, il faut bien constater que tout en participant et même en conduisant l'attaque, Voltaire admet sur bien des points la validité de la pensée de Rousseau, et surtout celle des principes d'éducation de l'Emile. Il semble même tendre vers la réconciliation intérieure avec l'homme par le choix des éléments qui trouvent un écho dans son conte: ce sont ceux où la sensibilité de Rousseau rend le son le plus simple et le plus pur.

C'est, par exemple, le moment où Rousseau paie, dans son âge mûr et au dépens de son amour-propre, une dette de gratitude envers celui qui l'a tiré de l'abjection dans sa jeunesse; celui où il défie la moquerie des gens du monde pour faire de son élève un redresseur de torts, et, d'une façon générale, lorsqu'il présente des jeunes gens qui dépassent sans même sans s'en apercevoir de telles pressions grâce à une éducation qui leur a inculqué

¹²John Pappas, "Le Rousseauisme de Voltaire", St V, 57, 1169-1181.

des valeurs moins superficielles.

Si nous croyons voir dans L'Ingénu une tendance vers la réconciliation, c'est parce que, si l'on laisse de côté les détails de l'engagement obligatoire dans l'actualité, le point de vue qui émerge est le suivant: les hommes existent dans un vaste univers qu'ils ne comprennent pas.

Cette impulsion qui, si elle ne les emportait sans cesse au delà du but, ne les exciterait jamais assez, leur fait chercher des réponses aux problèmes qui les assaillent. Par conséquent ils font un choix parmi les solutions possibles, choix qu'ils érigent alors en système.

Il est facile de démontrer, sur le mode ironique, les erreurs des systèmes de ses prédécesseurs. Mais aussitôt qu'on cherche à reconstruire, on se heurte aux mêmes difficultés: ce sont les questions sans réponse, le mal, la souffrance, la mort, les conflits. Personne n'a résolu ces problèmes de façon satisfaisante; peut-être n'existe-t-il pas de solution. Mais le fait de chercher et de se tromper est un élément universel -- et même essentiel -- de la condition humaine.

BIBLIOGRAPHY

- Voltaire. Oeuvres Complètes de Voltaire, édition Moland.
Paris: Garnier frères, 1877-85.
- . L'Ingénu and Histoire de Jenni, edited by J. H. Brumfitt and M. I. Gerard Davis. Oxford: Blackwell, 1960.
- . Romans et Contes, éd. Henri Bénac. Paris: Garnier, 1960.
- . Zadig, L'Ingénu, éd. John Butt. Harmondsworth: Penguin Books, 1964.
- . L'Ingénu, éd. W. R. Jones. Paris: Droz, 1936.
- . L'Ingénu, Anecdotes sur Bélisaire, éd. Jean Varloot. Paris: Editions Sociales, 1955.
- . Correspondence, edited by Theodore Besterman. Genève: Institut de Musée Voltaire, University of Toronto Press, 1968; also edition of 1953-65.
- . Histoire de la guerre de 1741, éd. J. Maurens. Paris: Garnier, 1971.
- . La philosophie de l'histoire. Genève: Institut et Musée Voltaire, University of Toronto Press, 1969.
- . Mélanges. Paris: Pléiade, 1965.
- . Notebooks II, ed. T. Besterman. Genève: Institut et Musée Voltaire, University of Toronto Press, 1968.
- . Oeuvres historiques. Paris: Pléiade, 1957.

- Argenson, René Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'.
Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson.
9 vols. Paris: Renouard, 1867. New York and
London: Johnson Reprints, 1968.
- Bachaumont. Mémoires secrets, éd. Jacob. Paris: Garnier,
sans date.
- Baldensperger, Ferdinand. "Les Prémices d'une douteuse
amitié", Revue de littérature comparée, X (1930),
230-261.
- Barbier, E. J. F. Chronique de la Régence et du Règne
de Louis XV (1718-1763), ou Journal de Barbier. Paris:
Charpentier, 1885.
- . Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne
de Louis XV. Paris: Union générale d'éditions, 1963.
- . Journal historique et anecdotique du règne de
Louis XV. Paris: Renouard, 1856. New York and
London: Johnson Reprint Corporation, 1966.
- Barth, Karl. Images du XVIIIe siècle. Neuchâtel,
Paris: Delachaux et Niestlé, 1949.
- Belaval, Yvon. "Le Conte philosophique" dans The Age of
Enlightenment: Studies Presented to Theodore
Besterman, éd. Barber, Brumfitt et al. Edinburgh
and London: Oliver and Boyd, 1967.
- Bellessort, André. Essai sur Voltaire. Paris: Perrin,
1925.
- Bellugou, Henri. Voltaire et Frédéric II au temps de la
marquise du Chatelet. Paris: Rivière, 1962.
- Benhamou, Paul. "Un adversaire de l'Encyclopédie: le Père
Berthier", French Review, XLVI (1972-3), 291-298.
- Besterman, Theodore. Voltaire. New York: Harcourt
Brace, 1969.
- Bibawi, Thérèse. "Voltaire et la condition humaine". Ph.D.
dissertation, McGill University, 1968.
- Bluche, François. Le Despotisme éclairé. Paris: Fayard,
1968.

- Bouvier, Bernard. "Notes inédites de Voltaire sur la profession de foi du vicaire savoyard", Annales Jean-Jacques Rousseau, I (1905), 272-284.
- Bréhier, Emile. The History of Philosophy. 7 vols. Chicago and London: The University of Chicago Press, 1967.
- Brumfitt, J. H. Voltaire, Historian. Oxford, 1958.
- . The French Enlightenment. London: Macmillan, 1972.
- Castex, P. G. Voltaire: Micromégas, Candide, L'Ingénu. Paris: Centre de documentation universitaire, 1964.
- Chérel, Albert. De Télémaque à Candide. Paris: Del Duca, 1958.
- Chinard, Gilbert. L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle. Paris: Droz, 1934.
- Collé, Charles. Journal historique ou Mémoires critiques et littéraires. Paris: Imprimerie bibliographique, 1807.
- Conlon, Pierre M. "A Bicentenary: Voltaire's 'Candide' 1759-1959", Australasian Universities Language and Literature Association Journal, ser. 12 (1959), 20-29.
- Copleston, Frederick S. J. A History of Philosophy. 8 vols. London: Burns and Oates, 1960.
- Cresson, André. Voltaire. Son oeuvre avec un exposé de sa philosophie. Paris: Preses universitaires de France, 1958.
- Crocker. "The Problem of Truth and Falsehood in the Age of Enlightenment", Journal of the History of Ideas, XIV (1953), 575-603.
- Daniel-Rops. L'Eglise des temps classiques. 2 vols. Vol. II, L'Ere des grands craquements. Paris: Fayard, 1958.
- Desfontaines, Pierre François Guyot. Jugements sur quelques ouvrages nouveaux 1685-1745. 2 vols. Genève: Slatkine Reprints, 1967.

- Diderot, Denis. Oeuvres. Paris: Pléiade, 1969.
- Ducros, Louis. Les encyclopédistes. Genève: Slatkine Reprints, 1967.
- Du Deffand. Correspondance complète de la marquise. 2 vols. Paris: Plon, 1865.
- Ehrard, Jean. L'Idée de nature en France à l'aube des lumières. Paris: Flammarion, 1963.
- Fabre, Joseph. Les pères de la révolution (de Bayle à Condorcet). Geneva: Slatkine Reprints, 1972.
- Frédéric II Roi de Prusse. Oeuvres posthumes, Correspondance, Lettres du roi de Prusse et de M. d'Alembert, 1760-1774. Sans nom d'éditeur, sans date.
- Fréron, Elie. L'Année littéraire. Tome XIV, 1967. Genève: Slatkine Reprints, 1966.
- Gaxotte, Pierre. Le siècle de Louis XV. Paris: Fayard, 1933.
- Gay, Peter. "Voltaire's Idées républicaines: A Study in Bibliography and Interpretation", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, VI (1958), 67-105.
- . Voltaire's Politics: The Poet as Realist. New York: Random House, 1965.
- Graffigny, Madame de. Lettres. Geneva: Slatkine Reprints, 1972.
- Grimm, Diderot. Correspondance inédite. Paris: Fournier, 1823.
- , et Raynal, Meister. Correspondance littéraire, philosophique et critique. Paris: Garnier, 1879. Nendeln/Lichtenstein: Kraus Reprints, 1968.
- Guillemin, Henri. "François-Marie Arouet, dit Zozo, dit Voltaire", Table Ronde (1958), 81-108.
- . Précisions. Paris: Gallimard, 1973.
- Havens, George R. "Voltaire's L'Ingénu: Composition and Publication", Romanic Review, LXIII (1972), 261-271.

- Henriot, Emile. Courrier littéraire XVIIIe siècle.
4 vols. Paris: Albin Michel, 1961.
- Journal encyclopédique. Tome XXI et XXIII. Kraus,
Nendeln/Leichtenstein: Slatkine Reprints, 1967.
- Lanson, Gustave. Voltaire. Paris: Hachette, 192 .
- La Harpe, Jean François de. Correspondance littéraire.
10 vols. Geneva: Slatkine Reprints, 1968.
- . Lycée, ou cours de littérature ancienne et
moderne. Paris: Agasse, 1813.
- Laufer, Roger. Style rococo, style des lumières. Paris:
Corti, 1963.
- Léonard, Emile. Histoire générale du protestantisme.
Paris: Presses Universitaires de France, 1961.
- Le Senne, René. Traité de caractérologie. Paris: Seuil,
1963.
- Linguet. Annales politiques, civiles et littéraires du
XVIIIe siècle, ouvrage périodique par M. Linguet.
Tome VII. Londres, 1774.
- Mably, Gabriel Bonnot de. Des Droits et des devoirs du
citoyen. Paris: Didier, 1972.
- Mandeville, Bernard. The Fable of the Bees. Penguin
Books, 1970.
- Marais, Mathieu. Journal et Mémoires sur la Régence et
le règne de Louis XV. 4 vols. Paris: Didot,
1868.
- Marmontel, François. Bélisaire. Paris: Merlin, 1765.
- . Oeuvres complètes. 7 vols. Geneva: Slatkine
Reprints, 1968.
- Mason, H. T. Pierre Bayle and Voltaire. Oxford: Oxford
University Press, 1963.
- . "Unity of Voltaire's 'L'Ingénu'" dans The Age of
Enlightenment. Edinburgh and London: Oliver and Boyd, 1967.
- . "Voltaire's Contes: an 'état présent'", Modern
Language Review, LXV (1970), 19-35.

- Masson, Frédéric. Le Cardinal de Bernis depuis son ministère.
Paris: Plon, 1884.
- Maubert de Gouvest, J. H. Les Lettres Iroquoises, éd.
Balmas. Paris: Nizet, 1962.
- Maugras, Gaston. La Disgrâce du duc et de la duchesse de
Choiseul. Paris: Plon, 1903.
- Mauriac, François. Mes grands hommes. Monaco: Editions
du Rocher, 1949.
- McGhee, Dorothy. Voltaireian Narrative Devices as Considered
in the Author's Contes Philosophiques, St. Paul,
Minnesota, 1933.
- Mercure de France. Tome XCII. Geneva: Slatkine Reprints,
1971.
- Michelet. Histoire de la révolution française. 2 vols.
Paris: Pléiade, 1952.
- Mortier, Roland. Clartés et ombres du siècle des lumières.
Genève: Droz, 1969.
- "Voltaire et le peuple" dans Age of Enlightenment.
Edinburgh and London: Oliver and Boyd, 1967.
- Mylne, Vivienne. "Literary Techniques and Methods in
Voltaire's Contes philosophiques", Studies on Voltaire
and the Eighteenth Century, LVII (1967), 1055-1080.
- Naville, Pierre. D'Holbach et la philosophie scientifique
au XVIIIe siècle. Paris: Gallimard, 1967.
- Nivat, Jean. "L'Ingénu de Voltaire, les jésuites et
l'affaire La Chalotais", Revue des sciences humaines
(Lille, 1952), 97-108.
- Noyes, Alfred. Voltaire. London: Faber and Faber, 1938.
- Paillet-de-Warcy. Histoire de la vie et des ouvrages de
Voltaire. 2 vols. Paris: Dufriche, 1824.
- Palmer, R. R. Catholics and Unbelievers in Eighteenth
Century France. Princeton: Princeton University
Press, 1939.

- Pappas, John. "Le Rousseauisme de Voltaire", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, LVII (1967), 1169-1181.
- ". "Berthier, le Journal de Trévoux et les philosophes", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, III (1957), 238-240.
- ". "Voltaire et la guerre civile philosophique", Revue d'histoire littéraire de la France (1961), 61.
- Pascal. Oeuvre. Paris: Pléiade, 1950.
- Petit de Juleville. Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900. 8 vols. Paris: Colin, 1896.
- Pomeau, René. La Religion de Voltaire. Paris: Nizet, 1956.
- ". L'Europe des lumières, cosmopolitisme et unité européenne au dix-huitième siècle. Paris: Stock, 1966.
- ". "Une esquisse inédite de l'Ingénu", Revue d'histoire littéraire de la France, LXI (1961), 58-60.
- ". Voltaire, François Marie Arouet de, 1694-1778. Politique de Voltaire textes choisis et présentés par René Pomeau. Paris: Colin 1963.
- Price. The Symbolism of Voltaire's Novels. New York: AMS Press, 1966.
- Pruner, Francis. "Recherches sur la création romanesque dans L'Ingénu de Voltaire", Archives des lettres modernes, III (1960), 2-47.
- Ridgeway, R. Voltaire and Sensibility. Montréal, 1973.
- Rousseau, J-J. Oeuvres Complètes. 4 vols. Paris: Pléiade, 1969.
- Rovillain, Eugène. "L'Ingénu de Voltaire; quelques influences", Publications of Modern Language Association, XLIV (1929), 537-545.
- Sade, Donatien Alphonse François, marquis de. Oeuvres Complètes, éd. définitive. 13 vols. Paris: Au cercle du livre précieux, 1962-64.

- Sareil, Jean. "Les Provinciales de Voltaire", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, LXXXIX-XC (1972), 1417-1798.
- Stern, Jean. Voltaire et sa nièce Madame Denis. Paris, Genève: La Palatine, 1957.
- Taine, Hippolyte. The Ancient Régime. Freeport, New York: Books for Libraries Presses, 1972.
- Taylor, S. S. B. "L'Ingénu, the Huguenots and Choiseul", The Age of Enlightenment. Edinburgh and London: Oliver and Boyd, 1967.
- Van Den Heuvel, Jacques. "Le conte voltairien ou la confidence déguisée", La Table ronde (1958), 116-121.
- . "Voltaire dans ses contes", L'Information littéraire, V (1968), 199-201.
- . Voltaire dans ses contes de "Micromégas à L'Ingénu". Paris: Armand Colin, 1967.
- Varloot, Jean. "La Philosophie et la politique dans les 'Contes' de Voltaire", La Pensée, LXXXVIII (1959), 41-50.
- Wade, Ira O. Studies on Voltaire. Princeton: Princeton University Press, 1947.
- Waldinger, Renée. Voltaire and Reform in the Light of the French Revolution. Genève: Droz. Paris: Minard, 1959.
- Williams, David. "Voltaire on the Sentimental Novel", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, CXXXV (1975), 115-134.
- Willey, Basil. The Eighteenth Century Background, Studies in the Idea of Nature in the Thought of the Period. London: Chatto and Windus, 1960.